

EN VENTE

A LYON. — Chez tous les libraires.

A PARIS. — Chez Lucien MARPON,  
galeries de l'Odéon.

# LE RÉVEIL

S'ADRESSER AU GÉRANT

Bureau de l'imprimerie, rue Tupin, 31.

BOITE DANS L'ALLÉE

JOURNAL PARIS-LYON

## SOMMAIRE.

La Morale d'une Histoire. . . — Melchior Drack.  
Faits et gestes de Polichinelle  
et Triboulet. . . . . — Barrillot.  
Chronique parisienne . . . . — Castaudy.  
Artistes et Bourgeois . . . . — Un Provincial.  
Chronique lyonnaise. . . . . — Gonzague.  
Le problème des origines . . — Rodolphe d'Isis.  
Revue musicale . . . . . — Alfred Debeauvy.  
Les Petits Théâtres . . . . . — Léon Saint-Urbain.  
Angelo, roman (suite). . . . — Stanislas Charnal.

## LA MORALE D'UNE HISTOIRE

Tous les journaux de France viennent de répéter à l'envi qu'une adorée drôlesse nommée Cora Pearl, lassée des parades de la rue, prit un jour fantaisie d'étaler sur les planches son intelligence et ses formes ; qu'immédiatement la foule des adorateurs s'est précipitée; que les places ont été mises aux enchères, et que les prix sont montés à des chiffres fabuleux.

Et la grande comme la petite presse a fait savoir à tout l'univers les noms des heureux du jour qui ont eu la gloire de se payer cette représentation extraordinaire.

Or, après l'histoire doit venir la morale.

Quel est donc ce peuple si admirateur des histrions et des courtisanes ? Est-ce le peuple français, que passionnaient autrefois si vivement les grandes pensées philosophiques et religieuses ? La lutte des nobles inspirations et des actions généreuses est-elle donc remplacée, pour lui, par l'amour de la parade et les jouissances mises aux enchères ?

Depuis que la morale existe, il avait été répété sans cesse qu'on ne peut se glorifier que de ses œuvres ; que l'homme inutile vole la société et la démoralise. Quel paradoxe à cette heure !

Aujourd'hui, il n'y a plus qu'une pensée, qu'une ambition, qu'un rêve : briller et ne rien faire.

Voici d'abord le fils de famille qui a l'avantage d'un patrimoine acquis par ses ancêtres. — Il ne

peut se vanter de ses généalogies, parce que, si nous avons conservé le respect de l'histoire, nous avons abandonné l'adoration des races, le culte des anciennes effigies. — Il s'efforce alors de prouver sa gloire et celle de ses aïeux par ses dépenses et ses folies. Il lui faut de brillants équipages, de somptueuses maîtresses à promener et à mettre en étalage. La nuit, il jettera l'or à pleines mains sur les tables de jeux. Il rentrera dormir au lever de l'aurore ; et s'il peut faire naître une querelle pour avoir l'occasion de donner un petit coup d'épée, il remerciera la chance, car les journaux devront nécessairement parler de son intéressante personne.

Dans un autre coin de la société, j'aperçois un homme habile qui a su empiler quelques écus. Il peut vivre heureux et se procurer le plaisir de faire le bien. Mais aussitôt surgit l'ambition de briller ; il veut être quelque chose, et il met toute sa gloire à obtenir la croix. La rage de la décoration est plus que jamais la maladie épidémique.

Un peu plus loin, apparaît un ancien étudiant devenu fonctionnaire. Comme il paraît heureux de ses broderies neuves ! Il parle de sa position avec une satisfaction rayonnante, et de son mérite avec un profond respect. Il ne doute pas de la reconnaissance de ses concitoyens.

Enfin, de quelque côté qu'on promène ses regards, on n'aperçoit que l'ambition des honneurs, l'amour de la parade et des jouissances faciles.

C'est pour briller sans être écrasé par le travail que tous, jeunes et vieux, se jettent à l'assaut des places, à l'escalade des titres.

Qu'importe de courber l'échine, d'abdiquer toute volonté, toute réflexion, de se soumettre à l'obéissance passive !

Au lieu d'encourager cette tendance, la presse ne devrait-elle pas songer à réagir contre elle ?

Au lieu de signaler à l'attention publique les noms de ces ducs, de ces princes, de ces nobles, de ces fils de famille transformés en somptueux valets des dames à la mode, ne vaudrait-il pas mieux manifester à ces entrepreneurs de prostituées le dégoût qu'ils inspirent ?

dans sa solitude ; mais il avait glissé dans sa passion ; il avait appelé cela de l'amitié, ne voyant rien au-delà ; le flot montant, il s'était laissé aller au courant. Entre le cœur de Sydonie et son cœur, il y avait un abîme infranchissable ; mais Angelo demandait à son génie de jeter un pont sur cet abîme.

Le courage de l'artiste était soutenu par cette pensée vraie, mais dont la réalisation se voit bien rarement dans notre milieu social : que le prolétaire doit arriver à tout à l'aide d'un travail persévérément soutenu, à l'aide de la science et du génie, ces deux divinités devant lesquelles il faudra bien enfin que tôt ou tard les grands de ce monde courbent l'échine.

En attendant, Angelo se heurtait contre un destin de fer, et l'existence pour lui roulait des voix d'ironie.

Notre peintre prit un moment de repos.

— Mon Dieu, s'écria-t-il, écarte de mon front les ailes du vertige ! laisse-moi te bénir et non te blasphémer ! Voyons, que je poursuive ma route... il me faut trouver un campement de moissonneurs avant la nuit. Ah ! j'ai du feu dans la poitrine ! Non, je ne puis... des sueurs glacées... Oh ! mon Dieu ! prenez-moi en pitié !

En ce moment, les sons d'une cornemuse se firent entendre dans le lointain ; puis une troupe de moissonneurs vint animer le paysage.

Angelo se redressa avec une énergie fiévreuse et saisit ses crayons.

— Arrêtez ! fit-il aux moissonneurs.

— Angelo ! s'écria une femme.

C'était Speranza.

Le char, traîné par des buffles, s'arrêta ; les

Ne devrait-on pas, à cette jeunesse aujourd'hui incapable de tout sentiment généreux, qui ne croit à rien, ne sait que s'admirer devant une glace ou dans un boudoir, ne devrait-on pas, au lieu de lui faire lire des descriptions de coulisses lui apprendre à penser et à aimer !

Pourquoi exciter l'envie ou la tristesse des femmes honnêtes par les descriptions des Duverger, Cora Pearl, etc., de leurs toilettes et de leurs plaisirs ?

Pourquoi ces faciles complaisances pour les ambitieux qui recherchent, pour parvenir, les avantages de la publicité ?

Mais la plus grande de toutes les erreurs de la presse n'est-elle pas celle qui consiste à ne chercher l'intérêt du lecteur que dans les faits et gestes des grands personnages ?

Il y a une foule d'avantages qu'ils ne se sont pas donnés eux-mêmes : la fortune transmise, l'illustration de famille, la beauté, la bonne éducation, etc. Qu'ils en jouissent comme d'un cadeau reçu, mais qu'on ne les aide pas à s'en prévaloir comme d'un mérite. « Qu'importe, a dit Juvénal, de quelle race soit un coursier, s'il dégénère ! »

Ce que la presse doit admirer et faire ressortir, c'est l'effort persévérant d'une volonté courageuse, le triomphe de la raison, la gloire du génie et, par-dessus tout, la puissance du travail.

Oui, gloire aux travailleurs de toutes les catégories, aux riches et aux prolétaires, aux nobles et aux gueux !

Admirons ceux qui, ayant reçu de leurs ancêtres un patrimoine d'honneur, se sont efforcés de l'augmenter par une intelligente activité, par la parole ou par la plume, par la coopération aux entreprises utiles ; qui se sont montrés sympathiques à tous les nobles sentiments, dévoués à toutes les pensées libérales, secourables à toutes les misères.

Mais que la presse commence enfin à rendre hommage aussi aux courageux parvenus que le travail a soutenus et grandis ; qui, généreux et dévoués, rendent à leur famille et à la société de continuels services, sans chercher à faire retentir tous les échos de la renommée.

moissonneurs restèrent immobiles, et ce chant sortit de leurs poitrines robustes :

Comme de blondes chevelures,  
On voit onduler les moissons ;  
Partout, partout, les voilà mûres,  
Bénéissons Dieu dans nos chansons !

Bénéissons Dieu, c'est un bon père,  
C'est lui qui fait germer nos grains ;  
Lui qui fait produire à la terre  
La nourriture des humains !

Allons, les garçons et les filles !  
Préparez vos bras résolus !  
Que dès demain sous les faucilles  
Tombent les épis chevelus !

Il faut travailler en ce monde,  
Et l'on doit s'en glorifier !  
Dieu créa la machine ronde,  
Dieu lui-même fut ouvrier !

Angelo continua d'esquisser la scène aux accents plaintifs de la cornemuse.

La fièvre planait sur les gerbes de ces moissonneurs. Etrange coïncidence. Angelo aussi moissonnait dans l'affliction et se consumait d'une fièvre sans fin sur les gerbes de sa moisson. C'était bien la personnification de la tristesse et du travail dans tout son être réalisme qu'il avait devant les yeux et que son crayon reproduisait. Cette fois, il devait être mieux inspiré qu'il ne l'avait été par la joie. L'avenir reposait encore en nuages d'or sur sa tête. L'espérance redescendait dans son âme et y faisait glisser un doux baiser. Il tenait un chef-d'œuvre, et pour lui c'était le succès, la

Le Réveil aura pour eux une sollicitude particulière.

Et ses lecteurs n'auront rien à y perdre. Il y a souvent dans certains faits et gestes des petites gens plus d'attraits, plus de piquant, plus de sentiments nobles et élevés que dans les actes incolores des ambitieux de haut parage qu'on applaudit, ou des inutiles à la bourse bien garnie qu'on admire.

La véritable démoralisation provient du luxe, de l'abus des jouissances matérielles et de la paresse. Frappons les désœuvrés, encourageons les travailleurs.

MELCHIOR DRACK.

Les lecteurs de M. Barrillot le retrouveront désormais tel qu'ils l'ont connu autrefois, préférant les vers à la prose et toujours satyrique par goût, par tempérament, plein de verve et de malice. Le Réveil ne pouvait refuser de consentir à ce retour aux habitudes du poète. Qui pourrait, d'ailleurs, se plaindre d'un nouvel agrément donné à la rédaction ?

## FAITS ET GESTES

DE POLICHINELLE ET TRIBOULET

PREMIÈRE JOURNÉE.

Depuis 1861, Triboulet, ayant perdu Polichinelle dans les démolitions du quartier Latin, et ne pouvant plus écrire les Premiers-Paris dans sa feuille gauloise, est devenu chanteur ambulancier.

Il prit sa marotte, une vessie, les lanières de son fouet en forme de fleau, et du tout se fit un instrument bizarre, une espèce de violon qui laisse loin derrière lui tous les stradivarius que les Sivori font pleurer ou chanter.

En attendant que mons Triboulet débute au Grand-Théâtre ou à l'Opéra, il râcle du gosier et de son instrument dans les rues de Lyon.

Il se trouve pour l'instant sur la place Bellecour, où les flâneurs font cercle autour de lui. Un homme mystérieux, couvert d'un long man-

fortune ; c'était sa famille heureuse, c'était la sourire d'une femme, c'était son triomphe sur la fatalité !

Son dessin fini, il l'éleva triomphalement : mais cette énergie, qu'il ne devait qu'à un miracle de sa volonté, l'abandonna soudain. Il s'évanouit. Speranza jeta un cri ; les moissonneurs s'empressèrent autour d'Angelo.

— C'est ce peintre chez qui vous étiez à Rome ? demanda l'un d'eux à Speranza.

— Oui ; donnez-moi votre gourde. Il revient à lui, son front est brûlant ; c'est la fièvre qui le consume.

— J'ai coupé bien des blés, dit le vieillard, mais je n'ai jamais vu pareille audace. Se hasarder dans ces campagnes ! Nous seuls, habitués à ce mauvais air, connaissons le moyen de nous en garantir.

— Monsieur Angelo ! c'est moi ! Je suis auprès de vous ! murmura Speranza.

— Vous ! Speranza ! fit Angelo en revenant à lui.

— C'est bien, je le soignerai, dit Speranza aux moissonneurs qui se mirent à dresser la tente. — Comment vous trouvez-vous ? demanda-t-elle ensuite au peintre.

— Mieux, mieux... merci, répondit-il.

— Tenez, buvez, dit-elle, en lui tendant une gourde ; puis il faut vous reposer... là... je veillerai.

Et elle dénoua des gerbes d'épis pour faire une couche à Angelo.

— Bonne Speranza !... Comment se fait-il que je vous trouve ici ?

Ma sœur Thérésine est mariée à un laboureur

## Feuilleton du RÉVEIL.

## ANGELO

(Suite)

V.

LA VISION.

Ce chapitre est consacré à l'enfement du troisième tableau d'Angelo, les Moissonneurs.

Nous retrouvons Angelo dans les marais Pontins.

Le peintre poursuivait sa route, brisé et sans force. Dans la campagne où il s'était engagé, tout était sombre, tout respirait la tristesse ; il espérait y trouver un sujet en harmonie avec son cœur. Les fièvres de la Maremma pouvaient le saisir ; n'importe, il ne voulait céder, il ne voulait quitter la lutte que tué par l'invisible ennemie qu'il combattait : la fatalité ! — N'avait-il pas l'éternité pour se reposer après la vie ? Ce désespoir d'être enfant du soleil et de vivre dans l'ombre, Angelo le ressentait autant que cet amour, cette passion fatale qui l'avait envahi... Il s'était dit d'abord : Ce sera là une mystique adoration ! Pauvre plébien, sorti un jour en veste d'artisan des montagnes du Tyrol, il s'était condamné à ensevelir le nom de la femme qu'il aimait, comme un mystère

teau se cache dans le groupe, il paraît écouter très-attentivement le ténor forain qui vient d'étonner d'une voix mâle une chanson du crû.

LA CHANSON DE LA TRIQUE

Par un jour d'humeur excentrique.  
 Dans le houx, l'arbre lérisson,  
 J'allai me tailler une trique  
 En fredonnant une chanson ;  
 Ce bâton me fit thaumaturge,  
 Et dès qu'il frémit dans ma main,  
 A tous les moutons de Panurge  
 Il indiqua le droit chemin.  
 Corbleu ! ma trique me démange !  
 Filez droit, gredins et badauds,  
 Dans le bon chemin qu'on se range  
 Ou mon bâton qui me démange  
 Tambourinera votre dos !..

La trique est une panacée,  
 Le grand Molière s'en servait  
 Pour guérir l'époque insensée  
 Que le roi-soleil achevait.  
 Les turlupins, les turlupines,  
 Aujourd'hui sont bien plus nombreux ;  
 Toujours les gueux ont les épines  
 Et les fruits sont pour les heureux.  
 Corbleu ! ma trique me démange ! etc.

Arrière ! les femmes plâtrées  
 Dont l'orgie a fondu le cœur ;  
 Arrière ! les catins titrées  
 Masquant le vice de pudeur !  
 Que toute cette sarabande  
 De pierrettes et de pierrots,  
 Et leurs vertus de contrebande,  
 Aillent remplir nos tombereaux !  
 Corbleu ! ma trique me démange ! etc.

Comme sous les fourches caudines,  
 Ames de fange et cœurs bossus,  
 Sous mon bâton aux nœuds d'épines  
 Passez, vantards, cancre, pansus ;  
 Il va vous redresser le torse  
 De ceux qui se courbent en deux  
 Pour s'incliner devant la force ;  
 Allons, tombez, masques hideux !  
 Corbleu ! ma trique me démange ! etc.

L'époque est matérialiste  
 Et court au diable en niant Dieu :  
 La trique se fait moraliste  
 En mettant sa rudesse au jeu.  
 Piétinez sur les saintes choses,  
 Sceptiques de tous les pays ;  
 Le fumier couvrira les roses  
 Dont vos regards sont éblouis.

Corbleu ! ma trique me démange !  
 Filez droit, gredins et badauds,  
 Dans le bon chemin qu'on se range,  
 Ou mon bâton qui me démange  
 Tambourinera votre dos !..

L'homme mystérieux jette son manteau et se précipite dans les bras de Triboulet : c'est Polichinelle ! La foule applaudit !  
 (Coup de théâtre.)

POLICHINELLE.

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,  
 Ma fortune va prendre une face nouvelle.

TRIBOULET.

Hé ! quoi ! Polichinelle à Lyon, ventrebleu !  
 D'où viens-tu ? Quel motif t'amène ?

POLICHINELLE.

Écoute un peu !

Je reviens, Triboulet, du pays de Cocagne,  
 De Paris, où sans cesse on joue à qui perd gagne.  
 Que fait-on à Lyon ?

TRIBOULET.

Pas grand'chose, mon vieux :  
 Les yeux, comme le ciel, sont toujours pluvieux.

POLICHINELLE.

Les repus de mon temps dont la Bourse est le [centre]  
 Promèment-ils toujours le ballon de leur ventre ?  
 Flairent-ils le gibier comme font les bassets ?  
 Et les breloques d'or sonnantes sur les goussets  
 Ont-elles encor peur des mains de la misère ?  
 Les gueux sont-ils toujours pareils à Bélisaire ?  
 L'égoïsme effronté, se pavanant au jour,  
 De ceux qu'il a dupés se fait-il une cour ?  
 Les trompés, les trompeurs, s'entendent-ils [ensemble ?]  
 Tartuffe à la vertu dit-il : « Je te ressemble ? »  
 Voyant que les Phrynés rallongent leurs jupons,  
 Les Gallus pompadés se sont-ils fait chapons ?  
 Les vieux libidineux qui talonnent les grues  
 Chassent-ils aux amours sur le pavé des rues,  
 Et sous un réverbère, à la vive clarté,  
 Plumement ils le faisant qui fait leur volupté ?..

TRIBOULET.

Hélas ! rien n'est changé sous le ciel de la Saône,  
 C'est toujours la pot-bouille à la farine jaune,  
 Où chacun prend sa part comme il peut, en [courant,  
 S'il ne fait le plongeon du haut du pont Morand.  
 La cité qui régnait dans le pays des Gaules  
 Sur son dos cuirassé laisse casser les gaules.

POLICHINELLE, exalté.

S'il faut combattre encor, haut la trique ! en avant !

TRIBOULET.

Combattons si tu veux... Nous combattons du [vent.  
 Il vaudrait mieux rythmer des vers à l'espérance,  
 Chanter la LIBERTÉ qu'appelle enfin la France !

BARRILLOT.

Paris, 6 février 1867.

CHRONIQUE PARISIENNE

La question des futurs académiciens fait beaucoup de bruit.  
 Le trône académique, par ce temps de grotesques ambitions, est aussi disputé qu'une couronne royale.

talité de l'homme !... Son bonheur, quel qu'il soit, doit s'élever sur la ruine de celui des autres, de ceux qui l'environnent et le chérissent. Je suis de ces êtres malheureux par nature, et nés pour tout désoler autour d'eux.

— Voyons, ne soyez pas injuste et cruel pour vous.

— Ah ! c'est que je songe à mon frère ! C'est que je songe à vous, Speranza ! à ceux qui aiment et qui ne sont pas aimés ! à ceux qu'on abandonne et qui aiment toujours avec enthousiasme et sans se lasser !... Et puis, encore, comme un malheur n'arrive jamais seul, mon tableau de la Fête du Printemps, sur lequel je fondais de grandes espérances, n'a été qu'une œuvre avortée. J'ai dû reprendre ma vie de labeurs incessants ; il me fallait un sujet : j'ai donc bravé les exhalaisons des marais Pontins.

— Imprudent !  
 — Mais j'ai trouvé. Ah ! dans ma Fête du Printemps, les critiques grondeurs n'ont vu que des défauts ! Je leur donnerai un démenti par le succès d'une œuvre écrite dans le même style : *Les Moissonneurs* !

On avait dressé la tente derrière le groupe d'Angelo et de Speranza.

L'ange du jour s'inclina en saluant la nuit.  
 Angelo s'était endormi sur sa couche de gerbes. Speranza le contempla.

— Il dort, dit-elle en s'inclinant vers lui, Oh ! si tu voulais, mon bien-aimé, jamais esclave ne serait plus soumise que je ne le serais pour toi. J'ai tant langui jusqu'ici, qu'il y aurait des félicités immenses dans l'obéissance que je te jurerai !... Tu ne me donnerais qu'un regard, qu'une

J'ai lu le roman de M. Jules Charette : *Mlle Cachemire*.

On y retrouve Rastignac, Julien Sorel, Desgenais, sous d'autres noms.

Nos romanciers actuels ne peuvent-ils donc rien inventer, après Balzac, Stendhal et Barrière ?

..

Au Théâtre Italien, *Gelsonima*, opéra bouffe, en 3 actes, de MM. de Lauzières et Luigi Bordese, est à l'étude.

..

Une souscription pour l'érection d'une statue à Voltaire. C'est bien !

Mais la place publique, l'aura t-on ?  
*That is the question.*

..

Lecteurs, croyez-vous à la double vue !  
 Voici un scandale tout frais cueilli, une sarabande à la Balzac, dansée par M. de L..., un de nos plus grands noms, sa femme, une araignée de théâtre et une devineresse.

M. de L... a épousé, pour redorer son blason, une demoiselle Georges Dandin de la finance.

Madame apprend qu'il entretient des relations avec une de ces espèces qui font des remises à leur directeur.

Jalouse, — sa dot lui en donne le droit, — M<sup>me</sup> de L... se fait conduire chez une voyante.

La devineresse consulte le globe. Elle dit à M<sup>me</sup> de L..., que son mari doit souper, le même soir, avec sa cabotine et lui indique le restaurant.

Quelques heures après, le coupable et la fibustière de Vénus étaient pris *flagrante delicto*.

On va plaider en séparation.

Voulez-vous l'adresse de la devineresse :  
 M<sup>me</sup> Wyder, 21, rue du Caire.

..

M. Cousin laisse une partie de sa fortune à la fille de M<sup>me</sup> Louise Collet.

Le nom du défunt académicien et celui de notre bas-bleu seront désormais accolés.

Ceci me rappelle une histoire de bain que M. Philartète Chasles, en la racontant, pimentera à la Boccace.

..

Les allusions aux fusils à aiguille et Chassepot sont supprimées dans les pièces parisiennes, par la censure, avec l'adresse... qui lui est habituelle.

..

Au dîner de l'Association vosgienne, on a applaudi avec frénésie, entre la poire et le fromage, le couplet suivant d'une chanson de M. Gustave Leclerc :

Du chansonnier le rôle est fort critique ;  
 Le sujet manque à l'inspiration,  
 Il n'est permis de parler politique,  
 Ni du pouvoir, ni de religion.

Nos bons aïeux pouvaient chanter et rire ;  
 Rien ne gênait leur joyeux entretien.  
 Mais à présent, on a droit de tout dire  
 Pourvu... pourvu qu'on ne parle de rien !

Hélas !...

..

Le *Camarade*, général en chef Aurélien Scholl, dispute bravement au *Figaro* les 10 cent. du public.

M. de Villemessant doit déjà s'apercevoir qu'il manque à sa feuille cette vivacité d'allure et l'intérêt qu'on trouve dans le *Camarade*.

Vite, un Auvergnat qui agite les grelots de la folie, ou c'en est fait de la popularité du barbier, qui ne sera plus qu'un *raseur*.

..

Le tribunal correctionnel, sous la présidence de M. Delesvaux, le 25 janvier, a condamné, pour l'affaire du *Café de la Renaissance*, comme faisant partie d'une société secrète :

MM. Tridou à quinze mois de prison, 100 francs d'amende.

Levrard (Edmond) à quinze mois de prison, 100 fr. d'amende.

Calavaz à six mois de prison, 100 francs d'amende.

..

Le tribunal correctionnel, sous la présidence de M. Delesvaux, le 25 janvier, a condamné, pour l'affaire du *Café de la Renaissance*, comme faisant partie d'une société secrète :

MM. Tridou à quinze mois de prison, 100 francs d'amende.

Levrard (Edmond) à quinze mois de prison, 100 fr. d'amende.

Calavaz à six mois de prison, 100 francs d'amende.

..

parole... J'aurais réalisé le plus riche de mes songes... et ce serait beaucoup pour moi que ce bonheur !... Peu de chose suffit au cœur qui n'a rien possédé.

Angelo eut une vision.

Il entendit d'abord ce prélude murmuré par des esprits aériens :

Aimons, elle est sans trêve,  
 Avec les ans, elle s'achève

La vie humaine, aimons !  
 Le soleil disparaît et nous rend ses rayons,  
 Bientôt s'évanouit la clarté solennelle,  
 Et voici le sommeil de la nuit éternelle.

Puis Angelo vit venir à lui un être majestueux, vêtu d'une longue robe de pourpre et portant au front une couronne de lauriers.

L'Ombre lui parla ainsi :

— Salut à toi ! — Je suis le Tasse ; — mes malheurs A tes yeux bien des fois ont arraché des pleurs ;

Ecoute le poète à qui tout fut mensonge ;  
 Qui vit son avenir tomber songe par songe ;  
 La vie est une fleur que l'on reçoit du ciel,  
 Mais la fatalité lui ravit tout son miel.

Moi, je crus à l'amour, ce perfide breuvage !  
 Un sort semblable au mien doit être ton partage ;  
 Sache que pour d'obscurs destins tu n'es point né,  
 Qu'un principe immortel en toi s'est incarné ;  
 Oui, tu seras martyr de cette même idée  
 Que j'ai, de mes douleurs, richement fécondée :

Une autre Eléonore à Florence l'attend,  
 Va, frère ! et de ton sort ne sois pas mécontent,  
 Car à tous il n'est pas donné d'être victime,  
 Et c'est des élus seuls l'apanage sublime !  
 Soleil fertilisant les champs de l'avenir,  
 Nos souffrances d'un jour, un jour feront fleurir

Genton à six mois de prison, 100 francs d'amende.

Villeneuve à six mois de prison, 100 francs d'amende.

Levrard (Léonce) à six mois de prison, 100 francs d'amende.

Vaissier à trois mois de prison, 100 francs d'amende.

Tous solidairement aux amendes et aux dépens, y compris ceux du jugement du 7 avril.

Deux témoins, ayant refusé de prêter serment, ont été condamnés chacun à 100 fr. d'amende.

..

A propos de Voltaire, l'éditeur Armand Lechevalier trouve le moment propice pour lancer une édition populaire de ses romans. Il débute par *Candide* et l'*Ingénue*.

Chaque livraison, prix 10 centimes, contient deux illustrations par les premiers artistes de Paris.

..

A Notre-Dame, la foule accourt au spectacle du père Hyacinthe, qui discute tous les dimanches, à 11 heures, un numéro du journal la *Morale indépendante*.

..

Le théâtre de Belleville a repris le *Courrier de Lyon*, avec Lacressonnière en représentation.

J'ai remarqué, dans le rôle de *Julie Lesurque*, une actrice, jolie au possible, M<sup>lle</sup> Chiquez, dont la vraie place est à la Comédie-Française.

Et l'acteur Delaville (*Courriol*), parfait comme jeu, diction et maintien.

..

On se demande pourquoi *Maison neuve* de M. Sardou, sifflée tous les soirs, ne quitte pas l'affiche.

Le directeur du Vaudeville doit, par traité, jouer cette pièce au moins cent fois.

En outre, et non compris les 10 % sur la recette, il s'est engagé à payer à M. Sardou 10,000 fr. à la remise du manuscrit, — 10,000 fr. le jour de la première représentation, — 10,000 fr. à la cent unième, — et 20,000 fr. à la cent cinquantième.

..

On exposera au Champ de Mars les bijoux de la couronne, dans un pavillon au centre du parc réservé. Ce pavillon serait construit sur un plancher mobile, qui lui permettrait de rentrer en terre pendant la nuit.

Et comme pendant, il y aura un deuxième pavillon où seront exposés, avec les mêmes précautions indispensables, les bijoux du duc de Brunswick et ceux de MM<sup>les</sup> Duverger et Cora Pearl.

Ce lieu s'appellera le *pavillon des diamants bien acquis*.

..

Il y a, en ce moment, une grande agitation au collège Ste-Barbe. Les élèves pourraient bien être licenciés, comme l'année dernière. Beaucoup d'entre eux sont consignés les jours de sortie.

On attribue le mécontentement des élèves au système mis en vigueur par le directeur, le *système jésuitique*.

..

ARTISTES & BOURGEOIS

II.

Et d'abord, on ne se connaît pas assez ou on se connaît mal ; voilà la première raison de cette dualité faite surtout de parti pris et de défiance.

Il est bien entendu, — ceci soit dit une fois pour n'y plus revenir, — que nous nous plaçons au point de vue de la province ; on a sur les artistes, à

Écoute de l'amour, — religion divine,  
 Belle comme le lys ou la blanche aubépine ! —  
 Ce précepte du Christ qu'il citait entre tous :  
 « Aimez-vous, mes enfants, mes enfants, aimez-vous ! »  
 La fleur légèr en tombant sa semence à la terre,  
 Ainsi de nous ! — Sois fier de ton sort. — Adieu, frère.

L'Ombre s'éloigna lentement.

Sous l'empire de cette apparition, Angelo, toujours endormi, prononça des paroles étranges.

Speranza n'avait pas bougé ; elle les entendit.

— La principessina !... elle m'aime !... à Florence !... elle m'attend !... murmura le peintre.

— Qu'entends-je ? s'écria Speranza, cette révélation de son sommeil ! Il en aime une autre !

une princesse !... à Florence, a-t-il dit ?... Oh ! mais je la connaîtrai ! Ainsi donc, plus d'espoir !... pour moi, tout est bien fini !..

La voyageuse... était princesse,  
 Elle fit pendre... le bandit !..

Murmura encore Angelo.

— Dieu ! quel rapport ! dit Speranza en se dressant de toute sa taille. N'est-ce que le hasard, ou un présage terrible ?... Sans doute que cette grande dame se fera un jeu de son amour, rira de son désespoir !... Oh ! Je la démasquerai dans son égoïsme, je... Mais, de quel droit pénétrerai-je dans son palais ?... du droit que donne toujours le dévouement d'une sœur ! oh ! par la madone, Angelo ne sera point ta victime, princesse !.. Je veillerai, moi, Speranza !

STANISLAS CHARNAL.

(La suite au prochain numéro.)

Paris, des opinions plus rationnelles, qui s'expliquent par le contact incessant d'hommes qui vivent de leur pensée, sans mettre le feu pour cela à la maison de leur voisin.

Vivre de sa pensée! ah! voilà la chose délicate, et que la province ne peut avaler. Vivre d'une chose immatérielle, impondérable, incessible et insaisissable!

Sybaritisme. Fainéantise. Point de bouches inutiles dans ce siècle de l'utile. Vivre de sa pensée!

Moi qui pioche mes dix heures, d'un dur travail pour lequel peu de réflexion est nécessaire, qui gagne honorablement ma vie sans éprouver un instant la nécessité de ce qui constitue l'existence d'un autre!

Du reste, que sont ces êtres à part dont les mœurs et le langage tranchent si profondément avec mes habitudes? Je ne le comprends pas très-bien, il est évident que quelque chose m'échappe ou me manque; je suis étonné, je ne me l'avoue qu'à moi-même et bien bas; cela touche à mon amour-propre et nuit à l'idée que j'ai de ma valeur personnelle, et que je m'efforce d'en donner aux autres. Il y a dans ce monde-là des idées que je ne puis accepter, elles sont incompatibles avec mes intérêts, en opposition directe avec les allures de ma caste: donc, rejetons et condamnons le tout en principe.

Il est fort regrettable que très-souvent les rapports littéraires, le commerce intellectuel que la province entretient avec Paris, contribuent à accroître sa mauvaise opinion des écrivains en général.

Le bourgeois, trop occupé de considérer la vie au seul point de vue du lucre et du bien-être matériel, s'est fait de l'artiste un idéal détesté de désordre et de profligalité; il le considère dans l'ordre social comme un perpétuel mauvais exemple, comme un être dangereux et subversif, de telle sorte que lorsqu'il le surprend achetant un coffre-fort, il crie comme un homme à qui on arrache ses illusions: il s'est si bien accoutumé à faire rimer dans sa pensée *misère avec trouble, et idéal avec hôpital*. De là à appeler l'artiste voleur ou saltimbanque, il n'y a qu'un pas.

Nous avons dit que Paris entretenait en province ce malheureux esprit. Cela est vrai. Paris a la mauvaise habitude, ou plutôt le préjugé, de considérer la province comme l'exutoire naturel des inepties que produit la capitale. Ces productions y sont sacrifiées sur l'autel d'une juste critique, mais l'exécution se passe en famille, les départements sont considérés comme n'en sachant rien.

Ceci est une erreur ridicule. La province est moins *gobeuse* (pardon du mot) que ne le croit généralement la coterie parisienne, et c'est pure indifférence des choses de l'art, si des protestations ne s'y produisent que rarement contre certains abus.

En province, on sacrifie à un utile convenu l'agréable en général, et la légèreté, la facilité d'esprit en particulier; on n'y tient, je ne dirai pas en horreur, mais en mépris, tous ces riens qui font vivre à Paris une nuée d'écrivains.

Chaque ville a une spécialité commerciale ou industrielle dans laquelle elle se retrace dédaigneuse de ce qui s'en éloigne; les frivolités artistiques ou littéraires, qui ne trouvent jamais le Parisien indifférent, y sont considérées comme en parfait désaccord avec la plate harmonie d'une vie commerçante et bourgeoise.

La province a sur le milieu artistique les idées les plus erronées, grâce à l'ostracisme dont elle en a frappé, tout d'abord, à tort ici, à raison là, les émanations et les révélations.

J'appréhende fort de ne l'être pas de l'avis de tout le monde; il y a certainement des gens qui penseront, à part eux et ailleurs, que j'ai tout l'air de Don Quichotte armé en guerre, qui, comme on le sait, poussa à une rare perfection l'art d'enfoncer les portes ouvertes.

Je suis fâché d'avoir au fond bien plus raison qu'il ne semble, et, par esprit de contradiction, j'affirmerai que, loin d'avoir été altéré par l'échange intellectuel d'une civilisation active, ces préjugés sont aussi vivaces que jamais dans certaines régions provinciales.

Bref, le bourgeois subit l'artiste, mais il ne l'accepte pas, il vit à côté de lui, mais il se garde de son contact; et l'accord des deux classes s'opère difficilement.

UN PROVINCIAL.

## CHRONIQUE LYONNAISE

Cette fois je vais commencer par Marseille. Je ne puis y échapper... Vrai... je suis tout ému! Moi qui ai tant applaudi à l'érection de la statue de Voltaire!

Depuis la souscription organisée par le *Siccle*, comme le besoin d'un miracle se faisait vivement sentir! Et comme il est vite venu! Il a pris le train express.

C'est encore la Vierge sainte et immaculée qui a bien voulu donner à l'ingrate humanité une preuve de sa bonté maternelle.

En 1867 ce n'est pas à deux petits enfants qu'elle a bien voulu se montrer. Elle s'est adressée à une vieille femme; mais elle ne s'est pas contentée du costume de la Salette, d'une robe jaune et bigarrée, elle s'est entourée cette fois d'une auréole lumineuse.

Il est vrai que la vieille femme qui raconte la vision miraculeuse était aveugle, mais l'auréole lumineuse l'a complètement guérie.

Prêtres et dévotes sont dans la jubilation. Quelle chance!

Les bandeaux qui couvraient les yeux malades sont immédiatement devenus des reliques vénérées.

AVIS AUX AMATEURS!  
Mais y aura-t-il de quoi satisfaire à tous les pieux désirs?

Parbleu! quand il n'y en a plus, il y en a encore.

Si Lyon n'a pas eu cette semaine son petit miracle, il est en bonne voie pour cela... Seulement, ce n'est pas la sainte Vierge qui possède en ce moment les faveurs de la dévotion. Elles sont tournées du côté de son chaste époux.

Est-il vrai qu'il s'est organisé, dans l'une des paroisses de la ville et sous les auspices des notabilités cléricales, une congrégation dite de l'*Immaculée Conception de St-Joseph*?

Quelque bonne volonté que j'y mette, la raison, dans cette circonstance, ne peut venir au secours de la foi. Je serais fort charmé d'apprendre la cause de cette absence du péché originel chez l'époux de Marie. Est-ce que quelques liens inconnus rattacherait la *chaste Joseph* à la paternité du divin Jésus?

Il serait avantageux de nous communiquer le règlement de la congrégation. Nous lui promettons une publicité qui ne pourra sans doute que lui attirer de nombreux soutiens.

D'une congrégation naissante à une congrégation ancienne il n'y a qu'une question d'âge.

Connaissez-vous la société des *Jeunes Amis*? Non, probablement. C'est une association laïque qui existe quelque part sur le quai Saint-Vincent. Elle a été créée pour entretenir parmi la jeunesse les saintes traditions du Moyen-Age, et lui procurer des distractions édifiantes.

Elle est, vous le devinez sans peine, en relations fréquentes avec le monde des sacristies, et c'est là qu'elle puise ses inspirations.

Chaque membre a le devoir de recruter pour la bonne cause, et, pour que le succès soit plus facile, on a recours aux soirées musicales et dramatiques.

Ne vous effrayez pas de ce dernier mot; le beau sexe est impitoyablement exclu, et les scènes se passent entre hommes.

Une fois enrôlé sous la bannière, vous avez acquis la protection de toutes les puissances cléricales.

Et tous les amis ou parents des sociétaires qui désirent assister aux soirées peuvent se procurer ce plaisir en versant la modeste somme de deux francs pour le denier de Saint-Pierre.

Il paraît qu'ils ont bien voulu déjà s'occuper du *Réveil*, et lui faire l'honneur de le trouver immoral.

Si nous avions eu envie de changer notre ligne de conduite, nous serions désormais convaincus qu'il ne faut pas nous en écarter.

Autre association d'un autre genre, avec changement de sexe.

Il faut signaler ce club aux méditations des moralistes.

C'est une nouvelle conspiration du sexe faible contre les prérogatives du sexe fort. Ils'agit d'abandonner crinolines exubérantes, robes à trains et jupons volumineux, pour le costume masculin pur et simple.

On peut déjà voir des membres, échantillons de cette société fantaisiste. Ils ou elles affectionnent surtout les théâtres, où on les rencontre par groupes de un au plus. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que cette résolution spartiate a été adoptée dans un but d'économie, et que l'initiative en est prise par de jeunes personnes libres de tout frein conjugal... et autres.

On prétend que cette innovation a mis en émoi nombre de femmes soupçonneuses, en quête, depuis longtemps, d'un stratagème pour réaliser ce spécieux article du Code Napoléon:

« La femme doit suivre son mari. »

Enfin elle a donc eu lieu cette conférence Rougier depuis si longtemps promise, et les admirateurs de son talent ont pu se délecter à leur aise. Il a parlé, ou plutôt il a lu deux heures durant. Dieu! comme il possédait bien son sujet; aussi, il nous sera bien permis de dire: l'orateur de conférence a été supérieur à l'avocat.

On faisait, il est vrai, remarquer que M. Rougier, depuis trois ou quatre années, consacrait à l'étude des sociétés une bonne partie de son temps. Mais il serait injuste de ne pas reconnaître qu'il l'a bien employé. Tous les détails des lois et décrets sur la matière lui sont familiers. Quant à l'avenir... aux réformes à faire... il nous est interdit de le suivre sur ce terrain, et nous ne pensons pas qu'il doive le regretter. La question sur ce point a été à peine effleurée.

La première représentation de l'*Africaine* reste provisoirement fixée au 18 février. Souhaitons qu'il n'y ait pas de retard, mais ne l'espérons pas trop.

Déjà les premières répétitions générales ont eu lieu. Vous n'attendez pas de moi une appréciation musicale. Ce n'est pas mon rôle, et je n'aime pas à empiéter sur le travail du voisin. Que pourrais-je dire, d'ailleurs! ce que vous avez entendu bien souvent: plus on entend la musique de Meyerbeer, plus on la trouve admirable. Il en est ainsi, et plus encore peut-être, de celle de l'*Africaine*.

Heureux, par conséquent, ceux qui pourront la savourer à petites doses.

L'interprétation promet d'être aussi bonne que possible avec les sujets que nous possédons. Ce qui ne veut pas précisément dire qu'elle sera parfaite. M<sup>me</sup> Meillet, qui est spécialement engagée pour jouer l'*Africaine*, n'est pas encore dans nos murs. Mais au moins l'espoir de la réputation soulage et soutient quand on entend M<sup>lle</sup> Spitzer qui remplit le rôle aux répétitions.

Il paraît que le chef d'orchestre et le directeur ne peuvent pas se mettre d'accord. M. Luigini regarde comme indispensable au succès de la représentation l'adjonction de quelques voix jeunes aux chœurs de femmes, assez faiblement composés, il faut bien le reconnaître. Mais M. D'Herblay, qui a l'instinct des économies *intelligentes*, refuse impitoyablement et impose son autorité souveraine.

Quant aux décors et aux costumes, la direction a fait convenablement les choses. Il est vrai que les ballerines se plaignent d'une retenue de 50 fr. qui leur aurait été faite; mais il est probable qu'elles ont tort.

Il est vrai aussi que cette espèce de carcasse qui doit figurer un vaisseau ressemble à tout ce qu'on veut. Mais nous sommes habitués depuis longtemps à mettre de la bonne volonté dans nos illusions théâtrales à Lyon. M. D'Herblay ne voudrait pas nuire à cette facilité d'optique en changeant de système.

L'affiche du Grand-Théâtre pour jeudi annonçait:

*Rigoletto*, avec M. Faivret comme ténor.  
*Bakback*, ballet.

SPECTACLE DEMANDÉ.

— Par qui ?

On nous assure que le *Déserteur* doit être prochainement remontré, et que la première représentation sera donnée au bénéfice de M. Bergeron, cet artiste à la barbe vénérable, qui conduit les figurants poudreux au fond de la scène.

Nous souhaitons bonne chance au bénéficiaire; ses soixante-six ans de service au théâtre et l'amitié qui l'unit au *grrrand* Jérôme Coton nous en font un devoir.

Faut-il maintenant vous faire part de la lettre que je viens de recevoir?

On me demande pourquoi le Grand-Théâtre se dispense de reprendre les ballets et pantomimes qui eurent tant de succès à l'époque de leur création: la *Lore-Ley*, *Une Fille du Ciel*, les *Néréides*, etc.

On ne fait remarquer que ce sont les œuvres musicales de MM. Jules Ward et Luigini, qu'elles appartiennent à la scène lyonnaise et qu'il est dès lors bien surprenant, incompréhensible, qu'elles ne soient pas honorées d'une reprise.

Le dilettante qui me fait l'honneur de me poser cette question est évidemment un amateur exceptionnel de chorégraphie. — Tous les goûts sont dans la nature.

Malheureusement M. D'Herblay ne partage pas son enthousiasme pour l'art de la danse. Déjà M. Raphaël Félix avait complètement désorganisé le personnel du ballet. Son successeur, qui ne veut pas rester en arrière, a surenchéri. La troupe est aujourd'hui diminuée de plus de moitié et la représentation de ces ouvrages est ainsi devenue impossible.

Donc, patience et résignation, amateur de la danse!

Dimanche dernier a eu lieu le grand concert annuel de la *Fanfare lyonnaise*. — A mon collaborateur et ami M. Debaucy de vous faire part de ses impressions.

Je raconterai seulement qu'après le concert est venu le banquet traditionnel, et qu'après le banquet la Fanfare a offert à ses membres honoraires et à quelques invités, une soirée musicale intime des plus agréables. MM. Alexandre Luigini, Marthieu, Vicart, Faivret, Bèchet, Vaequet, etc., en ont fait les principaux frais.

M. Vaequet s'est fait particulièrement applaudir en exécutant sur la basse les variations brillantes du *Carnaval de Venise*.

M. Marthieu a été admirable. Il est impossible d'entendre rien de plus beau que le *Noël*, d'Adam, chanté par cet artiste.

On nous écrit de Vienne (pas en Autriche) que les premiers numéros du *Réveil* ont produit, dans cette ville, une grande sensation. Et on adresse à ses rédacteurs toutes sortes de félicitations et d'encouragements.

C'est assurément très-flatteur. Mais, notre prose n'a pas, à ce qu'il paraît, l'avantage de produire le même résultat sur tous les libraires de Lyon.

Il est plusieurs de ces messieurs qui ne se gênent pas pour dire que le *Réveil* est mort, et pour offrir à la place un autre journal qu'ils *protégent* et dont ils se sentent protégés.

Nous nous contentons, pour cette fois, de signaler parmi eux, M. Dallery, rue de la Barre. D'ailleurs, nous avons la vanité de croire que les lecteurs feront la main aux hommes de mauvaise volonté.

M. Léon Zacharie vient de publier, chez Méra, un volume intitulé: *Sensitive et Mathurin*. Nous avons eu l'occasion de lire les ouvrages de M. Zacharie, entre autre, un drame sur Napoléon et avons pu constater combien le champ de l'absurde est peu limité.

Voici un dénombrement qui ne manque pas d'intérêt, une statistique instructive.

L'ordre des Jésuites vient de faire publier *urbis et orbis* qu'il comprenait, à la fin de l'année 1866, 8,167 associés revêtus de la soutane.

La fille aînée de l'église brille à juste titre dans la répartition de cette population entre les diverses provinces.

La France renferme à elle seule 2,422 jésuites. — En 1863 elle n'en possédait que 2,266.

Donc il y a progrès!

Bravo!... le monde marche!!

Mais quand nous fera-t-on connaître le chiffre des affiliés laïques?

On nous assure que l'Impératrice et son fils le prince impérial, doivent venir dans deux ou trois jours visiter le château de Long-Chêne, asile des convalescents placés sous le patronage de Sa Majesté.

Déjà les préparatifs pour la réception officielle ont commencé au château.

Mais on ignore si les illustres visiteurs voudront bien s'abriter à Eyon.

Rien encore n'est venu le révéler au public.

Pour terminer, il faut que je vous cite le mot d'un mari-modèle:

— Votre femme, lui disait-on, est adorable, pleine d'esprit, de douceur et de charme.

— Ah! c'est bien vrai! mais je ne sais que faire pour la rendre heureuse. Aussi je voudrais mourir pour qu'elle pût trouver quelqu'un qui y réussit mieux que moi!

Et les larmes lui tombaient des yeux.

Pauvre homme! C'est navrant! Et Dieu n'exauce pas sa prière! C'est qu'aussi il est fort embarrassé.

La femme, qui est enchantée de son excellent mari, lui prodigue tous ses soins pour le conserver le plus longtemps possible.

Ah! le parfait accord est bien difficile en ménage!

GONZAGUE.

## ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

### LE PROBLÈME DES ORIGINES

(Suite. Voir les numéros des 27 janvier et 3 février.)

Les panthéistes et les naturalistes de toutes les écoles sont plus ou moins de l'avis qu'il faut nier la personnalité divine, c'est l'opinion de la philosophie nouvelle; mais dans les variétés innombrables que l'on rencontre chez ses divers adeptes, il y a plusieurs manières de répondre au problème des origines.

Les uns admettent que le monde est tout à la fois sa cause efficiente et sa cause finale, qu'il n'y a pas de créateur en dehors de lui; que la nature est un ensemble de forces liées entre elles subordonnées les unes aux autres et produisant par leurs combinaisons nécessaires l'universalité des phénomènes et des individus;

Qu'ainsi l'univers se meut et se développe suivant cette loi inexorable, qui est le jeu fatal de ses propres forces;

Que l'ordre qui y règne n'est que le résultat d'une nécessité d'équilibre inhérente aux choses.

C'est le positivisme dont M. Littré porte en ce moment le drapeau, ou encore le naturalisme que défend M. Taine.

D'autres prétendent que Dieu n'est que la substance de l'univers, l'ensemble des choses et des êtres;

Que cette substance est unique et universelle; qu'elle existe et se développe dans l'infini de l'espace et du temps; qu'il n'y a aucune réalité en dehors d'elle, et qu'il n'y a pas à séparer en elle la matière de l'esprit;

Que ce Dieu substance, cet être essentiellement réel, se manifeste par deux séries de phénomènes: ceux que distingue la sensation et ceux que perçoit la conscience;

Que l'intelligence est attachée fatalement à cette substance, et que le monde se meut en suivant la loi de cette fatalité, sans conscience et sans prévision du but qu'il doit atteindre;

Que Dieu est l'absolu, l'infini, l'idéal considéré comme attributs de l'univers.

Cette doctrine et celle du véritable est pur panthéisme.

D'autres, qui se défendent avec énergie d'être panthéistes, disent qu'il faut distinguer entre Dieu et le monde;

Que le monde est l'être universel conçu dans sa réalité, tandis que Dieu est l'être universel conçu dans son idéal. Ce Dieu prend conscience de lui-même dans cette manifestation supérieure de son être qu'on nomme l'humanité.

Il n'est ni le fini, ni l'infini, ni l'individu, ni le tout, ni le parfait, ni l'imparfait; il est idéal, et un idéal qui ne peut être réalisé mais qui aspire à la perfection comme à sa fin suprême sans y atteindre.

Mais il n'y a aucun être, il n'y a aucune cause en dehors de la série des êtres et des causes qui constituent le monde, l'idéal, en un mot: Voilà Dieu. On le conçoit, nécessairement, mais c'est là toute la nécessité de son être et toute sa réalité.

Telle est la doctrine de l'idéalisme dont M. Vacherot est l'apôtre.

Vient, enfin, l'école critique à laquelle appartient M. Renan, qui tout en battant en brèche le spiritualisme, et, à un certain point de vue, le panthéisme, refuse de conclure, de déterminer Dieu, de s'expliquer sur l'origine des choses.

Dieu est! Voilà toute sa formule.

Il est vrai qu'elle ajoute immédiatement que ce Dieu est le type que chacun conçoit à sa manière, du beau, du vrai, du bien; pure abstraction, car il ne peut exister aucun être en dehors de l'ensemble des choses.

Il faut nécessairement prendre parti pour ou contre la personnalité divine.

Mais que peut être mon opinion à moi travailleur d'un jour, dans ce grave conflit.

Il n'est aucun homme de conviction, de progrès et de moralisation populaire qui puisse échapper à la nécessité de cette étude, c'est la première, la plus urgente, celle qui doit donner, avec les jouissances de la vérité, cette conviction profonde qui relève les courages, affermit les cœurs, assure à la volonté une solide indépendance et à tous les actes de la vie l'utilité de la force morale.

Et alors même que cette étude ne devrait faire éclore que le doute sur la conclusion avec ses inquiétudes et ses souffrances, elle procurerait au moins l'avantage de ravir l'âme aux idées superstitieuses de l'enfance, elle l'acquerrait contre les dangers imaginaires du libre examen, contre les faiblesses et la peur.

Et, dès lors elle ne serait pas moins indispensable.

En ce qui me concerne, enfant du catholicisme, j'ai vu mes jeunes années bercées par ses croyances et ses superstitions.

J'ai eu la foi; une foi vive dans ses mystères. J'ai cru au Dieu en trois personnes distinctes, dont chacune est Dieu, et qui pourtant à elles trois n'en font qu'une, car il n'y a qu'un seul Dieu. J'ai cru à la possibilité de cette division d'un être en trois parties, dont chacune d'elles est autant que le tout.

J'ai cru au Dieu père et au Dieu fils, — au fils qui est aussi vieux que le père, qui est éternel comme lui, comme lui tout-puissant, parfait, infini. J'ai cru à cette troisième personne qui n'est ni le père, ni le fils, mais qui est autant que chacun d'eux et qu'eux deux réunis; bien plus, qui est le même être qu'eux.

Certes, voilà s'il en fut d'étranges contradictions! Et cependant il faut un certain courage pour réagir contre elles, tant sont puissantes et invincibles les impressions religieuses de l'enfance qui enlacent le cœur.

Mais quand la raison est parvenue à briser les liens d'une foi aveugle, à rompre définitivement avec l'inexplicable et l'incompréhensible, on se sent presque honteux d'avoir été si longtemps dupe de ces chimères, et un irrésistible élan vous pousse loin de tout ce qui se rattache au dogme et à ses puérités.

Je me suis donc senti instinctivement porté vers l'étude d'une philosophie dégagée de toute théologie; je suivais, d'ailleurs, le courant des idées du jour, et j'ai trouvé dans la philosophie nouvelle ce que je cherchais avant tout: l'absence de mystères et de révélations, une conviction qui s'appuie sur l'expérience et le raisonnement.

Or, quelle est, aux regards de la philosophie nouvelle, la solution de ce problème de l'origine des choses?

Ils ont vieilli sur cette éternelle question tous les grands penseurs de tous âges, tous ces infatigables chercheurs, la gloire de l'humanité: Platon, Descartes, Newton, Spinoza, Leibnitz, Hegel. Et leur insuccès n'a pas découragé l'avenir, tous les siècles ont eu leur pléiade de philosophes, et le XIX<sup>e</sup> siècle ne veut pas rester en arrière.

Mais, se demande M. Laboulaye (*Etudes morales et politiques*, page 34), la philosophie avance-t-elle au moins dans cette étude? c'est chose commune de le nier. Cependant, si l'on voulait comparer les idées de Platon et les nôtres on verrait que tout n'est pas perdu dans cet essor constant des nobles intelligences qui poursuivent l'éternelle vérité..... La civilisation grandit à mesure que la pensée s'élève vers une idée plus pure de la divinité. Peu à peu, le jour se fait dans l'âme humaine; Dieu, mieux senti, nous paraît tout à la fois plus grand et plus près de nous.

C'est un progrès qui ne s'arrête et qu'au dernier jour de l'humanité. La science de Dieu est aussi inépuisable que la science du monde. (Il ne faut pas perdre de vue que c'est un spiritualiste qui parle).

« Il semble même qu'on entrevoit déjà vers quel horizon il faut marcher. Mieux nous étudierons ce qu'il y a d'infini dans notre âme, plus nous nous dégagerons de l'espace et du temps, et mieux nous comprendrons le problème divin. Et comme ce qu'il y a d'infini dans notre âme c'est ce qui fait de nous une personne, c'est-à-dire la pensée, la liberté, la conscience, l'amour, mieux nous nous connaissons nous-mêmes, mieux nous concevons Dieu comme l'être intelligent, libre, juste et bon par excellence. C'est en éclaircissant le miroir de notre âme que nous y trouverons l'image divine toujours plus claire et plus brillante. Dieu, si je puis me servir d'une comparaison, est comme ces corps célestes que nos yeux ne voient pas, et qui, cependant, agissent sur le système du monde; plus la science fait de progrès, et plus elle réduit en des limites précises ces forces invisibles dont personne ne doute aujourd'hui. La philosophie a devant elle un problème de même espèce; elle aussi a pour objet ce que nos sens ne peuvent atteindre, elle aussi peut chaque jour serrer la vérité de plus près en nous faisant mieux sentir Dieu invisible et présent partout. »

Ce sont de consolantes espérances que le cœur humain est heureux de saisir.

RODOLPHE D'ISIS.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE



Il faut bien, puisque la disette est si grande aux théâtres, vous parler des concerts.

Celui de la *Fanfare lyonnaise*, qui a eu lieu dimanche dernier à l'Alcazar, avait réuni dans le sanctuaire, aujourd'hui fort délabré, de la danse pittoresque, échevelée et débraillée des pierrots une assemblée nombreuse et choisie.

Tout n'est que routine et habitude pour le public comme pour le simple particulier. Il est aujourd'hui de bon ton de se rendre à la matinée de la Fanfare comme il était de tradition, il y a quelques années, d'assister à la soirée de Georges Hainl: au moins pouvons-nous en conclure que la popularité de notre première société musicale est honorablement établie.

Et, de fait, elle la mérite cette popularité, et jamais plus qu'elle, société n'a justifié son titre. Elle est bien réellement lyonnaise. Fondée dans notre ville par des Lyonnais, dirigée et présidée par des artistes ayant depuis longtemps conquis droit de cité parmi nous, la Fanfare a, plus que tout autre, contribué à répandre le goût musical; elle a, réduite au seul appui de M. Emile Guimet, organisé le concours orphéonique de 1864, et fait les honneurs de chez elle aux vaincus de la veille, ses amis du lendemain, donnant ainsi une adhésion efficace à ce projet de Conservatoire dont nous appelons de tous nos vœux la réalisation.

Mais la sympathie que ces précédents nous inspirent ne peut la mettre complètement à l'abri de la critique

Arrivée aujourd'hui à sa dixième année d'existence, elle n'est plus cette société-modèle qui, sous la direction absolue de M. Luigini, emportait d'assaut tous les premiers prix des concours. N'ayant plus comme autrefois à lutter contre les efforts sérieux de concurrents redoutables, ses membres se sont tranquillement endormis sur leurs lauriers, savourant les délices de leur moderne Capoue, c'est-à-dire de la brasserie de Mulo. On eut alors, après des répétitions scabreuses, des exécutions manquées, et les premiers pistons se firent surtout distinguer par leurs trop fréquentes écoles, là où, la veille encore, le talent des solistes n'avait d'égal que la précision de l'ensemble.

Les beaux jours, heureusement, commencent à revenir, et la Fanfare, bientôt, reprendra sa place au premier rang. L'exécution serait irréprochable si les basses savaient éviter absolument d'allonger leurs mesures, si les pistons songeaient à adoucir, autant que possible, les sons cuivrés, parfois trop éclatants, de leurs instruments délictueux. Ces réserves faites, je constate avec plaisir, que la Fanfare est, sans contredit, de beaucoup supérieure à ses rivales de Lyon.

MM<sup>es</sup> Sallard et Spitzer, MM. Faivret, Barrielle et Vanaud, dans la partie vocale; MM. Knugely et Fargues, comme instrumentistes, composaient le programme de ce concert. Généralement connus,

les morceaux interprétés par MM. Barrielle, Faivret, Vanaud et Knugely ont fait plaisir. M. Fargues, un artiste de l'orchestre, jeune, plein d'avenir, a joué sur le hautbois un air varié de sa composition qui fait le plus grand honneur au compositeur comme à l'exécutant; le public l'a chaleureusement applaudi et rappelé.

Mais le plus grand succès a été pour M<sup>me</sup> Sallard qui, dans le duo de *Norma* et dans un Noël presque inédit de M. L. Palliard, un de nos compatriotes, a recueilli de véritables ovations. Les quelques critiques de détail que nous avons dû adresser à M<sup>me</sup> Sallard ne nous empêchent pas de lui rendre justice quand elle le mérite, et nous nous plaignons à reconnaître qu'elle a fait, depuis quelques semaines, de notables progrès dans l'art de nuancer avec vérité les passages doux ou tristes de ses rôles. C'est d'une voix émue qu'elle a détaillé l'œuvre de M. Palliard, et celle-ci n'y a rien perdu, bien au contraire. La *Nuit sainte* est une mélodie exquise, quoique simple; je devrais dire parce que simple, et l'accompagnement de piano, imitant le carillon des grands jours, est du plus pittoresque effet. Du reste, l'auteur n'en est pas à son coup d'essai, et j'espère, avec ses amis, qu'il est appelé à remplacer au milieu de nous notre regretté Jules Ward.

Seule, M<sup>lle</sup> Spitzer a eu le talent de laisser le public froid et même légèrement agacé; à peine cette chanteuse, qui excite l'enthousiasme de certains critiques lyonnais, est-elle parvenue à dire convenablement huit mesures dans le duo de *Norma*. Des novellistes en position d'être bien informés m'affirment qu'elle est engagée pour la saison prochaine au théâtre de la Scala; d'autres, non moins bien renseignés, prétendent que M. Ulmann, l'homme aux cantatrices boiteuses, s'est assuré le privilège exclusif de son exploitation. Comme les voyages forment la jeunesse, je souhaite que cette dernière version soit la vraie.

ALFRED DEBEAUCY.

LES PETITS THÉÂTRES

CERCLE-DES-FAMILLES. — M. Reynier, directeur-prestigiateur-acteur, y exhibe en ce moment une curiosité. Ce phénomène, cette merveille ce *rara avis*, est une jolie petite blondine de huit ans, M<sup>lle</sup> Louise Myr.

Jusqu'à ce jour je n'avais éprouvé que peu de sympathie pour les enfants-prodiges. Mais je le confesse, cette mignonne actrice a su, dimanche dernier, par sa gentillesse, faire évanouir mes injustes préventions.

Cette lilliputienne Déjazet, dans un vaudeville de Scribe, les *Vieux Garçons* et *la Petite Fille*, a joué successivement quatre rôles différents, de la façon la plus heureuse. Ses métamorphoses en écolier tapageur, gourmand et cocodès, ont été des mieux réussies.

Sur l'honneur! mademoiselle, il n'est pas possible de porter culotte, avec plus de crânerie; aussi, permettez que je dépose mon admiration et mes hommages à vos petits pieds. M. Armas, dans le rôle de l'oncle, et M. Miraud, dans celui de Pierrot, ont été convenables, rien de plus.

M. Joannès (le Neveu) était guindé et paraissait embarrassé de sa canne et de son chapeau. Enfin, M<sup>lle</sup> Caroline (la Jardinière), à besoin de se dépouiller de sa timidité, qualité fort appréciable, j'en conviens, chez une jeune fille, mais bagage inutile au théâtre.

En résumé, l'ensemble a été bon, et la pièce chaleureusement applaudie.

VARIÉTÉS. — S'obstine à rester fermé. Les habitants des Brotteaux commencent à la trouver mauvaise.

GYMNASE. — J'ai été à même de constater dimanche dernier, une notable augmentation dans le chiffre des spectateurs. Serait-elle attribuable à la philippique bien sentie que j'adressais à cette même place, dans le précédent numéro, à Messieurs de la Guillotière?...

Ma modestie me défend de caresser ce rêve! Le *Château des sept Tours*, drame militaire, en six actes, a obtenu un grand succès. C'est du chauvinisme le plus outré. Mais MM. les directeurs connaissent leur public, et savent, par expérience, que ces sortes de pièces ont le privilège d'attirer la foule; cependant, l'exécution est loin d'avoir été tout à fait irréprochable: au sixième acte, notamment, il s'est produit un moment d'hésitation regrettable.

M. Lecomte-Regnier a été digne dans le rôle du colonel Rombert, mais j'engagerai cet artiste à modérer ses éclats de voix. M. Laurent (Abdalah), à part quelques faiblesses, a été convenable. Mais le héros de la soirée a été, sans contredit, M. Frugier (une ancienne connaissance du Tivoli) qui, dans le rôle du sergent Pascal, a été parfait sous tous les rapports. M<sup>me</sup> Lecomte-Regnier (Mélèda), et Debarme (Nérenta), ont fait preuve d'intelligence et d'art scénique.

Allons, messieurs, un peu plus d'étude, un peu moins de cris, et tout ira bien.

THÉÂTRE DE LA CROIX-ROUSSE. — Continue à faire de grosses recettes. Il est vrai que les spectacles sont plantureux: deux drames en cinq actes, avec prologue et épilogue, ni plus ni moins. Honneur à M. Dolbeau! Aussi qu'arrive-t-il, si d'aventure on fait mine de priver le spectateur de sapature habituelle? Il se fâche, il siffle et menace de tout casser; ah mais! c'est que MM. de la Croix-Rousse, ne sont pas commodes du tout.... Oyez plutôt: Lundi passé, j'assistais à la représentation; deux drames en cinq actes (naturellement) tenaient l'affiche. M<sup>me</sup> Fiot, grand premier rôle, s'étant trouvée indisposée (on le serait à moins), M. Billemaz vint en costume de gala, et après les trois saluts de rigueur, annoncer au public, que par suite de l'indisposition de cette artiste, on ne pourrait jouer *Marie-Jeanne*, le deuxième drame, mais que cette pièce serait remplacée par vaudevilles.

Une tempête de sifflets accueillit cet exorde, et M. Billemaz dut se retirer.

Deux autres tentatives, faites par MM. Francisque et A. Mizon, n'eurent pas un meilleur résultat.

Enfin, au bout d'une grande heure, pendant laquelle, plongé au fond de ma loge, je n'avais pour toute distraction, que d'entendre hurler: *Marie-Jeanne*, sur l'air des lampions, M. Pougaut apparut

Enfin Malherbe vint.....

et parvint à calmer l'effervescence populaire.

Il était temps, je prenais mon chapeau.

Je me hâterai d'ajouter, que c'eût été grand dommage, car les deux vaudevilles ont été joués d'une façon irréprochable. M<sup>me</sup> Bertrand a été au-dessus de tout éloge dans *La Pluie* et *le beau Temps*, et n'était la défectuosité de son organe, ce serait une comédienne d'avenir. *Ce scélérat de Poiraud* a obtenu un succès de fou rire. MM. Francisque et Nesme sont des comiques de bon aloi, qui certes ne seraient point déplacés sur une scène plus importante.

Quant à M<sup>lle</sup> Valentine, je vous ai dit dans ma précédente chronique, ce que j'en pensais: c'est la malice et l'espièglerie incarnées..... sous un joli minois, ce qui ne gâte rien. En somme, tout le vacarme s'est fondu dans un éclat de rire. Ainsi va le monde!...

LÉON SAINT-URBAIN.

P. S. — Je constatais l'autre jour l'indifférence de la grande presse à l'endroit des petits théâtres; mes objurgations auraient-elles décidé ces messieurs à s'occuper un peu de ces pépinières de l'art. Voilà M. Paul Ducisay, rédacteur théâtral du *Courrier de Lyon*, qui annonce les *Blagueurs*, de notre collaborateur M. Chauvet.

M. Paul Ducisay dit « que cette nouvelle peut intéresser les amis de la littérature lyonnaise, si tant est que cette dernière entre pour quelque chose dans la question ».

Toujours un peu de vinaigre dans le miel. Cependant M. Paul Ducisay qui est un jeune écrivain pourrait traiter moins cavalièrement la jeune littérature.

Mais.... la cravate blanche!

Mercredi prochain, on donnera au Théâtre des Célestins, pour le bénéfice de M<sup>lle</sup> Meyronnet:

La première représentation de *La Jeunesse de Mirabeau*;

*Les Coiffeurs*, comédie-vaudeville en 3 actes,

Et *La Famille Durand*, vaudeville en 1 acte.

— A quand *Les Brebis Galeuses*?

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont deux exemplaires auront été remis ou envoyés au Gérant.

Le Gérant: REYMOND.

# LE RÉVEIL



S'ADRESSER AU GÉRANT

Bureau de l'imprimerie, rue Tupin, 31.

BOITE DANS L'ALLÉE

JOURNAL PARIS-LYON

EN VENTE

A LYON. — Chez tous les libraires.

A PARIS. — Chez Lucien MARPON,  
galeries de l'Odéon.

## SOMMAIRE.

La Morale d'une Histoire. . .	— Melchior Drack.
Faits et gestes de Polichinelle et Triboulet. . . . .	— Barrillot.
Chronique parisienne . . . . .	— Castaudy.
Artistes et Bourgeois . . . . .	— Un Provincial.
Chronique lyonnaise. . . . .	— Gonzague.
Le problème des origines . . . . .	— Rodolphe d'Isis.
Revue musicale . . . . .	— Alfred Debeaucy.
Les Petits Théâtres . . . . .	— Léon Saint-Urbain.
Angelo, roman (suite). . . . .	— Stanislas Charnal.

## LA MORALE D'UNE HISTOIRE

Tous les journaux de France viennent de répéter à l'envi qu'une adorée drôlesse nommée Cora Pearl, lassée des parades de la rue, prit un jour fantaisie d'étaler sur les planches son intelligence et ses formes ; qu'immédiatement la foule des adorateurs s'est précipitée ; que les places ont été mises aux enchères, et que les prix sont montés à des chiffres fabuleux.

Et la grande comme la petite presse a fait savoir à tout l'univers les noms des heureux du jour qui ont eu la gloire de se payer cette représentation extraordinaire.

Or, après l'histoire doit venir la morale.

Quel est donc ce peuple si admirateur des histrions et des courtisanes ? Est-ce le peuple français, que passionnaient autrefois si vivement les grandes pensées philosophiques et religieuses ? La lutte des nobles inspirations et des actions généreuses est-elle donc remplacée, pour lui, par l'amour de la parade et les jouissances mises aux enchères ?

Depuis que la morale existe, il avait été répété sans cesse qu'on ne peut se glorifier que de ses œuvres ; que l'homme inutile vole la société et la démoralise. Quel paradoxe à cette heure !

Aujourd'hui, il n'y a plus qu'une pensée, qu'une ambition, qu'un rêve : briller et ne rien faire.

Voici d'abord le fils de famille qui a l'avantage d'un patrimoine acquis par ses ancêtres. — Il ne

peut se vanter de ses généalogies, parce que, si nous avons conservé le respect de l'histoire, nous avons abandonné l'adoration des races, le culte des anciennes effigies. — Il s'efforce alors de prouver sa gloire et celle de ses aïeux par ses dépenses et ses folies. Il lui faut de brillants équipages, de somptueuses mattresses à promener et à mettre en étalage. La nuit, il jettera l'or à pleines mains sur les tables de jeux. Il rentrera dormir au lever de l'aurore ; et s'il peut faire naître une querelle pour avoir l'occasion de donner un petit coup d'épée, il remerciera la chance, car les journaux devront nécessairement parler de son intéressante personne.

Dans un autre coin de la société, j'aperçois un homme habile qui a su empiler quelques écus. Il peut vivre heureux et se procurer le plaisir de faire le bien. Mais aussitôt surgit l'ambition de briller ; il veut être quelque chose, et il met toute sa gloire à obtenir la croix. La rage de la décoration est plus que jamais la maladie épidémique.

Un peu plus loin, apparaît un ancien étudiant devenu fonctionnaire. Comme il paraît heureux de ses broderies neuves ! Il parle de sa position avec une satisfaction rayonnante, et de son mérite avec un profond respect. Il ne doute pas de la reconnaissance de ses concitoyens.

Enfin, de quelque côté qu'on promène ses regards, on n'aperçoit que l'ambition des honneurs, l'amour de la parade et des jouissances faciles.

C'est pour briller sans être écrasé par le travail que tous, jeunes et vieux, se jettent à l'assaut des places, à l'escalade des titres.

Qu'importe de courber l'échine, d'abdiquer toute volonté, toute réflexion, de se soumettre à l'obéissance passive !

Au lieu d'encourager cette tendance, la presse ne devrait-elle pas songer à réagir contre elle ?

Au lieu de signaler à l'attention publique les noms de ces ducs, de ces princes, de ces nobles, de ces fils de famille transformés en somptueux valets des dames à la mode, ne vaudrait-il pas mieux manifester à ces entreteneurs de prostituées le dégoût qu'ils inspirent ?

dans sa solitude ; mais il avait glissé dans sa passion ; il avait appelé cela de l'amitié, ne voyant rien au-delà ; le flot montant, il s'était laissé aller au courant. Entre le cœur de Sydonie et son cœur, il y avait un abîme infranchissable ; mais Angelo demandait à son génie de jeter un pont sur cet abîme.

Le courage de l'artiste était soutenu par cette pensée vraie, mais dont la réalisation se voit bien rarement dans notre milieu social : que le prolétaire doit arriver à tout à l'aide d'un travail persévérément soutenu, à l'aide de la science et du génie, ces deux divinités devant lesquelles il faudra bien enfin que tôt ou tard les grands de ce monde courbent l'échine.

En attendant, Angelo se heurtait contre un destin de fer, et l'existence pour lui roulait des voix d'ironie.

Notre peintre prit un moment de repos. — Mon Dieu, s'écria-t-il, écarte de mon front les ailes du vertige ! laisse-moi te bénir et non te blasphémer ! Voyons, que je poursuive ma route... il me faut trouver un campement de moissonneurs avant la nuit. Ah ! j'ai du feu dans la poitrine ! Non, je ne puis... des sueurs glacées... Oh ! mon Dieu ! prenez-moi en pitié !

En ce moment, les sons d'une cornemuse se firent entendre dans le lointain ; puis une troupe de moissonneurs vint animer le paysage.

Angelo se redressa avec une énergie fiévreuse et saisit ses crayons.

— Arrêtez ! fit-il aux moissonneurs.

— Angelo ! s'écria une femme.

C'était Speranza.

Le char, traîné par des buffes, s'arrêta ; les

Ne devrait-on pas, à cette jeunesse aujourd'hui incapable de tout sentiment généreux, qui ne croit à rien, ne sait que s'admirer devant une glace ou dans un boudoir, ne devrait-on pas, au lieu de lui faire lire des descriptions de coulisses lui apprendre à penser et à aimer !

Pourquoi exciter l'envie ou la tristesse des femmes honnêtes par les descriptions des Duvverger, Cora Pearl, etc., de leurs toilettes et de leurs plaisirs ?

Pourquoi ces faciles complaisances pour les ambitieux qui recherchent, pour parvenir, les avantages de la publicité ?

Mais la plus grande de toutes les erreurs de la presse n'est-elle pas celle qui consiste à ne chercher l'intérêt du lecteur que dans les faits et gestes des grands personnages ?

Il y a une foule d'avantages qu'ils ne se sont pas donnés eux-mêmes : la fortune transmise, l'illustration de famille, la beauté, la bonne éducation, etc. Qu'ils en jouissent comme d'un cadeau reçu, mais qu'on ne les aide pas à s'en prévaloir comme d'un mérite. « Qu'importe, a dit Juvénal, de quelle race soit un coursier, s'il dégénère ! »

Ce que la presse doit admirer et faire ressortir, c'est l'effort persévérant d'une volonté courageuse, le triomphe de la raison, la gloire du génie et, par-dessus tout, la puissance du travail.

Oui, gloire aux travailleurs de toutes les catégories, aux riches et aux prolétaires, aux nobles et aux gueux !

Admirons ceux qui, ayant reçu de leurs ancêtres un patrimoine d'honneur, se sont efforcés de l'augmenter par une intelligente activité, par la parole ou par la plume, par la coopération aux entreprises utiles ; qui se sont montrés sympathiques à tous les nobles sentiments, dévoués à toutes les pensées libérales, secourables à toutes les misères.

Mais que la presse commence enfin à rendre hommage aussi aux courageux parvenus que le travail a soutenus et grandis ; qui, généreux et dévoués, rendent à leur famille et à la société de continuels services, sans chercher à faire retentir tous les échos de la renommée.

moissonneurs restèrent immobiles, et ce chant sortit de leurs poitrines robustes :

Comme de blondes chevelures,  
On voit onduler les moissons ;  
Partout, partout, les voilà mûres,  
Bénissons Dieu dans nos chansons !

Bénissons Dieu, c'est un bon père,  
C'est lui qui fait germer nos grains ;  
Lui qui fait produire à la terre  
La nourriture des humains !

Allons, les garçons et les filles !  
Préparez vos bras résolus !  
Que dès demain sous les faucilles  
Tombent les épis chevelus !

Il faut travailler en ce monde,  
Et l'on doit s'en glorifier !  
Dieu créa la machine ronde,  
Dieu lui-même fut ouvrier !

Angelo continua d'esquisser la scène aux accents plaintifs de la cornemuse.

La fièvre planait sur les gerbes de ces moissonneurs. Etrange coïncidence. Angelo aussi moissonnait dans l'affliction et se consumait d'une fièvre sans fin sur les gerbes de sa moisson. C'était bien la personnification de la tristesse et du travail dans tout son âpre réalisme qu'il avait devant les yeux et que son crayon reproduisait. Cette fois, il devait être mieux inspiré qu'il ne l'avait été par la joie. L'avenir reposait encore en nuages d'or sur sa tête. L'espérance redescendait dans son âme et y faisait glisser un doux baiser. Il tenait un chef-d'œuvre, et pour lui c'était le succès, la

Le Réveil aura pour eux une sollicitude particulière.

Et ses lecteurs n'auront rien à y perdre. Il y a souvent dans certains faits et gestes des petites gens plus d'attraits, plus de piquant, plus de sentiments nobles et élevés que dans les actes incolores des ambitieux de haut parage qu'on applaudit, ou des inutiles à la bourse bien garnie qu'on admire.

La véritable démoralisation provient du luxe, de l'abus des jouissances matérielles et de la paresse. Frappons les désœuvrés, encourageons les travailleurs.

MELCHIOR DRACK.

Les lecteurs de M. Barrillot le retrouveront désormais tel qu'ils l'ont connu autrefois, préférant les vers à la prose et toujours satyrique par goût, par tempérament, plein de verve et de malice. Le Réveil ne pouvait refuser de consentir à ce retour aux habitudes du poète. Qui pourrait, d'ailleurs, se plaindre d'un nouvel agrément donné à la rédaction ?

## FAITS ET GESTES

DE POLICHINELLE ET TRIBOULET

PREMIÈRE JOURNÉE.

Depuis 1861, Triboulet, ayant perdu Polichinelle dans les démolitions du quartier Latin, et ne pouvant plus écrire les Premiers-Paris dans sa feuille gauloise, est devenu chanteur ambulante.

Il prit sa marotte, une vessie, les lanières de son fouet en forme de fleau, et du tout se fit un instrument bizarre, une espèce de violon qui laisse loin derrière lui tous les stradivarius que les Sivori font pleurer ou chanter.

En attendant que mons Triboulet débute au Grand-Théâtre ou à l'Opéra, il râcle du gosier et de son instrument dans les rues de Lyon.

Il se trouve pour l'instant sur la place Bellecour, où les flâneurs font cercle autour de lui. Un homme mystérieux, couvert d'un long man-

fortune ; c'était sa famille heureuse, c'était le sourire d'une femme, c'était son triomphe sur la fatalité !

Son dessin fini, il l'éleva triomphalement : mais cette énergie, qu'il ne devait qu'à un miracle de sa volonté, l'abandonna soudain. Il s'évanouit. Speranza jeta un cri ; les moissonneurs s'empressèrent autour d'Angelo.

— C'est ce peintre chez qui vous étiez à Rome ? demanda l'un d'eux à Speranza.

— Oui ; donnez-moi votre gourde. Il revient à lui, son front est brûlant ; c'est la fièvre qui le consume.

— J'ai coupé bien des blés, dit le vieillard, mais je n'ai jamais vu pareille audace. Se hasarder dans ces campagnes ! Nous seuls, habitués à ce mauvais air, connaissons le moyen de nous en garantir.

— Monsieur Angelo ! c'est moi ! Je suis auprès de vous ! murmura Speranza.

— Vous ! Speranza ! fit Angelo en revenant à lui.

— C'est bien, je le soignerai, dit Speranza aux moissonneurs qui se mirent à dresser la tente. — Comment vous trouvez-vous ? demanda-t-elle ensuite au peintre.

— Mieux, mieux... merci, répondit-il.

— Tenez, buvez, dit-elle, en lui tendant une gourde ; puis il faut vous reposer... là... je veillerai.

Et elle dénoua des gerbes d'épis pour faire une couche à Angelo.

— Bonne Speranza !... Comment se fait-il que je vous trouve ici ?

Ma sœur Thérésine est mariée à un laboureur

## Feuilleton du RÉVEIL.

## ANGELO

(Suite)

V.

LA VISION.

Ce chapitre est consacré à l'enfement du troisième tableau d'Angelo, les Moissonneurs.

Nous retrouvons Angelo dans les marais Pontins.

Le peintre poursuivait sa route, brisé et sans force. Dans la campagne où il s'était engagé, tout était sombre, tout respirait la tristesse ; il espérait y trouver un sujet en harmonie avec son cœur. Les fièvres de la Maremma pouvaient le saisir ; n'importe, il ne voulait céder, il ne voulait quitter la lutte que tué par l'invisible ennemie qu'il combattait : la fatalité ! — N'avait-il pas l'éternité pour se reposer après la vie ? Ce désespoir d'être enfant du soleil et de vivre dans l'ombre, Angelo le ressentait autant que cet amour, cette passion fatale qui l'avait envahi... Il s'était dit d'abord : Ce sera là une mystique adoration ! Pauvre plébéien, sorti un jour en veste d'artisan des montagnes du Tyrol, il s'était condamné à ensevelir le nom de la femme qu'il aimait, comme un mystère

teau se cache dans le groupe, il paraît écouter très-attentivement le ténor forain qui vient d'étonner d'une voix mâle une chanson du crû.

LA CHANSON DE LA TRIQUE

Par un jour d'humeur excentrique,  
Dans le houx, l'arbre hérissé,  
J'allai me tailler une trique  
En fredonnant une chanson ;  
Ce bâton me fit thaumaturge,  
Et dès qu'il frémit dans ma main,  
A tous les moutons de Panurge  
Il indiqua le droit chemin.

Corbleu ! ma trique me démange !  
Filez droit, gredins et badauds,  
Dans le bon chemin qu'on se range  
Ou mon bâton qui me démange  
Tambourinera votre dos !..

La trique est une panacée,  
Le grand Molière s'en servait  
Pour guérir l'époque insensée  
Que le roi-soleil achevait.  
Les turlupins, les turlupines,  
Aujourd'hui sont bien plus nombreux ;  
Toujours les gueux ont les épines  
Et les fruits sont pour les heureux.

Corbleu ! ma trique me démange ! etc.

Arrière ! les femmes plâtrées  
Dont l'orgie a fondu le cœur ;  
Arrière ! les catins titrées  
Masquant le vice de pudeur !  
Que toute cette sarabande  
De pierrettes et de pierrots,  
Et leurs vertus de contrebande,  
Aillent remplir nos tombereaux !

Corbleu ! ma trique me démange ! etc.

Comme sous les fourches caudines,  
Ames de fange et cœurs bossus,  
Sous mon bâton aux nœuds d'épines  
Passez, vantards, cancre, pansus ;  
Il va vous redresser le torse  
De ceux qui se courbent en deux  
Pour s'incliner devant la force ;  
Allons, tombez, masques hideux !

Corbleu ! ma trique me démange ! etc.

L'époque est matérialiste  
Et court au diable en niant Dieu :  
La trique se fait moraliste  
En mettant sa rudesse au jeu.  
Piétinez sur les saintes choses,  
Sceptiques de tous les pays ;  
Le fumier couvrira les roses  
Dont vos regards sont éblouis.

Corbleu ! ma trique me démange !  
Filez droit, gredins et badauds,  
Dans le bon chemin qu'on se range,  
Ou mon bâton qui me démange  
Tambourinera votre dos !..

L'homme mystérieux jette son manteau et se précipite dans les bras de Triboulet : c'est Polichinelle ! La foule applaudit !  
(Coup de théâtre.)

de Terni, et je suis allée la rejoindre après votre départ de Rome. Ah ! si vous saviez comme je suis heureuse de cette rencontre !... Seulement, vous êtes souffrant ; mais ce ne sera rien. Aussi pourquoi pénétrer dans ces campagnes, vous qui ignorez le moyen d'en combattre les fièvres ? Voyons, faites-moi vos confidences.

— Ah ! Speranza, elles sont bien tristes ! Déjà mon ciel s'est voilé de deuil ! Il y a des choses bien extraordinaires dans la vie. A Naples, le soir de la fête de la Madone, une gypsy me prédit que mon frère se suiciderait. Cet oracle épouvantable s'est accompli !

— Quoi ! votre frère ?...

— Oui.

— Oh !

— Un frère qui avait une âme bien belle, où le génie fermentait. L'infortuné, plutôt que de renoncer à ses rêves, est mort avec eux ! Vous devez penser le coup que cela m'a porté ? Surtout moi, qui ai contribué à cet affreux événement...

— Comment ?

— Oui, bien involontairement, par l'état de gêne que ma famille s'est imposé pour mon avenir, auquel celui de mon frère a été sacrifié. Aussi il m'en est resté un remords. La nuit, je vois son spectre sanglant qui m'adresse de tristes reproches !... Alors, sans être criminel, j'ai le fri sso du crime !... Puis l'ombre disparaît en gémissant. Le jour, il me semble entendre ses plaintes dans le bruit des feuilles, dans le bruit du vent ; et ce sont des sueurs glacées qui me prennent !...

— Eloignez ces tristes pensées... Je suis votre sœur au ssi, moi.

— Chère Speranza !... Ah ! c'est bien là la fa-

POLICHINELLE.

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,  
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

TRIBOULET.

Hé ! quoi ! Polichinelle à Lyon, ventrebleu !  
D'où viens-tu ? Quel motif t'amène ?

POLICHINELLE.

Écoute un peu !

Je reviens, Triboulet, du pays de Cocagne,  
De Paris, où sans cesse on joue à qui perd gagne.  
Que fait-on à Lyon ?

TRIBOULET.

Pas grand chose, mon vieux :  
Les yeux, comme le ciel, sont toujours pluvieux.

POLICHINELLE.

Les repus de mon temps dont la Bourse est le [centre]

Promèment-ils toujours le ballon de leur ventre ?  
Flairent-ils le gibier comme font les bassets ?  
Et les breloques d'or sonnantes sur les goussets  
Ont-elles encor peur des mains de la misère ?  
Les gueux sont-ils toujours pareils à Bélisaire ?  
L'égoïsme effronté, se pavanant au jour,  
De ceux qu'il a dupés se fait-il une cour ?  
Les trompés, les trompeurs, s'entendent-ils [ensemble ?]

Tartuffe à la vertu dit-il : « Je te ressemble ? »  
Voyant que les Phryniens rallongent leurs jupons,  
Les Gallus pommadés se sont-ils fait chapons ?  
Les vieux libidineux qui talonnent les grues  
Chassent-ils aux amours sur le pavé des rues,  
Et sous un réverbère, à la vive clarté,  
Plument-ils le faisan qui fait leur volupté ?...

TRIBOULET.

Hélas ! rien n'est changé sous le ciel de la Saône,  
C'est toujours la pot-bouille à la farine jaune,  
Où chacun prend sa part comme il peut, en [courant],  
S'il ne fait le plongeon du haut du pont Morand.  
La cité qui régna dans le pays des Gaules  
Sur son dos cuirassé laisse casser les gaules.

POLICHINELLE, exalté.

S'il faut combattre encor, haut la trique ! en avant !

TRIBOULET.

Combattons si tu veux... Nous combattrons du [vent].  
Il vaudrait mieux rythmer des vers à l'espérance,  
Chanter la LIBERTÉ qu'appelle enfin la France !

BARRILLOT.

Paris, 6 février 1867.

CHRONIQUE PARISIENNE

La question des futurs académiciens fait beaucoup de bruit.

Le trône académique, par ce temps de grotesque ambition, est aussi disputé qu'une couronne royale.

talité de l'homme... Son bonheur, quel qu'il soit, doit s'élever sur la ruine de celui des autres, de ceux qui l'environnent et le chérissent. Je suis de ces êtres malheureux par nature, et nés pour tout désoler autour d'eux.

— Voyons, ne soyez pas injuste et cruel pour vous.

— Ah ! c'est que je songe à mon frère ! C'est que je songe à vous, Speranza ! à ceux qui aiment et qui ne sont pas aimés ! à ceux qu'on abandonne et qui aiment toujours avec enthousiasme et sans se lasser !... Et puis, encore, comme un malheur n'arrive jamais seul, mon tableau de la Fête du Printemps, sur lequel je fondais de grandes espérances, n'a été qu'une œuvre avortée. J'ai dû reprendre ma vie de labeurs incessants ; il me fallait un sujet : j'ai donc bravé les exhalaisons des marais Pontins.

— Imprudent !

— Mais j'ai trouvé. Ah ! dans ma Fête du Printemps, les critiques grondeurs n'ont vu que des défauts ! Je leur donnerai un démenti par le succès d'une œuvre écrite dans le même style : Les Moissonneurs !

On avait dressé la tente derrière le groupe d'Angelo et de Speranza.

L'ange du jour s'inclina en saluant la nuit.

Angelo s'était endormi sur sa couche de gerbes. Speranza le contempla.

— Il dort, dit-elle en s'inclinant vers lui, Oh ! si tu voulais, mon bien-aimé, jamais esclave ne serait plus soumise que je ne le serais pour toi. J'ai tant langui jusqu'ici, qu'il y aurait des félicités immenses dans l'obéissance que je te jurerai !... Tu ne me donnerais qu'un regard, qu'une

J'ai lu le roman de M. Jules Charette : M<sup>lle</sup> Cachemire.

On y retrouve Rastignac, Julien Sorel, Desgenais, sous d'autres noms.  
Nos romanciers actuels ne peuvent-ils donc rien inventer, après Balzac, Stendhal et Barrière ?

Au Théâtre Italien, *Gelsonima*, opéra bouffe, en 3 actes, de MM. de Lauzières et Luigi Bordese, est à l'étude.

Une souscription pour l'érection d'une statue à Voltaire. C'est bien !  
Mais la place publique, l'aura-t-elle ?  
*That is the question.*

Lecteurs, croyez-vous à la double vue !  
Voici un scandale tout frais cueilli, une sarabande à la Balzac, dansée par M. de L..., un de nos plus grands noms, sa femme, une araignée de théâtre et une devineresse.

M. de L... a épousé, pour redorer son blason, une demoiselle Georges Dandin de la finance.

Madame apprend qu'il entretient des relations avec une de ces espèces qui font des remises à leur directeur.

Jalouse, — sa dot lui en donne le droit, — M<sup>me</sup> de L... se fait conduire chez une voyante.

La devineresse consulte le globe. Elle dit à M<sup>me</sup> de L..., que son mari doit souper, le même soir, avec sa cabotine et lui indique le restaurant.

Quelques heures après, le coupable et la fibustière de Vénus étaient pris *flagrante delicto*.

On va plaider en séparation.  
Voulez-vous l'adresse de la devineresse :  
M<sup>me</sup> Wyder, 21, rue du Caire.

M. Cousin laisse une partie de sa fortune à la fille de M<sup>me</sup> Louise Collet.

Le nom du défunt académicien et celui de notre bas-bleu seront désormais accolés.

Ceci me rappelle une histoire de bain que M. Philartète Chasles, en la racontant, pimente à la Boccace.

Les allusions aux fusils à aiguille et Chassepot sont supprimées dans les pièces parisiennes, par la censure, avec l'adresse... qui lui est habituelle.

Au dîner de l'Association vosgienne, on a applaudi avec frénésie, entre la poire et le fromage, le couplet suivant d'une chanson de M. Gustave Leclerc :

Du chansonnier le rôle est fort critique ;  
Le sujet manque à l'inspiration,  
Il n'est permis de parler politique,  
Ni du pouvoir, ni de religion.  
Nos bons aïeux pouvaient chanter et rire ;  
Rien ne gênait leur joyeux entretien.  
Mais à présent, on a droit de tout dire  
Pourvu... pourvu qu'on ne parle de rien !

Hélas !...

Le *Camarade*, général en chef Aurélien Scholl, dispute bravement au *Figaro* les 10 cent. du public.

M. de Villemessant doit déjà s'apercevoir qu'il manque à sa feuille cette vivacité d'allure et l'intérêt qu'on trouve dans le *Camarade*.

Vite, un Auvergnat qui agite les grelots de la folie, ou c'en est fait de la popularité du barbier, qui ne sera plus qu'un *vascur*.

Le tribunal correctionnel, sous la présidence de M. Delesvaux, le 25 janvier, a condamné, pour l'affaire du *Café de la Renaissance*, comme faisant partie d'une société secrète :

MM. Tridou à quinze mois de prison, 100 francs d'amende.

Levrard (Edmond) à quinze mois de prison, 100 fr. d'amende.

Calavaz à six mois de prison, 100 francs d'amende.

parole... J'aurais réalisé le plus riche de mes songes... et ce serait beaucoup pour moi que ce bonheur !... Peu de chose suffit au cœur qui n'a rien possédé.

Angelo eut une vision.  
Il entendit d'abord ce prélude murmuré par des esprits aériens :

Aimons, elle est sans trêve,  
Avec les ans, elle s'achève  
La vie humaine, aimons !  
Le soleil disparaît et nous rend ses rayons,  
Bientôt s'évanouit la clarté solennelle,  
Et voici le sommeil de la nuit éternelle.

Puis Angelo vit venir à lui un être majestueux, vêtu d'une longue robe de pourpre et portant au front une couronne de lauriers.

L'Ombre lui parla ainsi :

— Salut à toi ! — Je suis le Tasse ; — mes malheurs A tes yeux bien des fois ont arraché des pleurs ;  
Ecoute le poète à qui tout fut mensonge,  
Qui vit son avenir tomber songe par songe ;  
La vie est une fleur que l'on reçoit du ciel,  
Mais la fatalité lui ravit tout son miel.  
Moi, je cras à l'amour, ce perfide breuvage !  
Un sort semblable au mien doit être ton partage ;  
Sache que pour d'obscurs destins tu n'es point né,  
Qu'un principe immortel en toi s'est incarné ;  
Oui, tu seras martyr de cette même idée  
Que j'ai, de mes douleurs, richement fécondée :  
Une autre Eléonore à Florence l'attend,  
Va, frère ! et de ton sort ne sois pas mécontent,  
Car à tous il n'est pas donné d'être victime,  
Et c'est des élus seuls l'apanage sublime !  
Soleil fertilisant les champs de l'avenir,  
Nos souffrances d'un jour, un jour feront fleurir

Genton à six mois de prison, 100 francs d'amende.

Villeneuve à six mois de prison, 100 francs d'amende.

Levrard (Léonce) à six mois de prison, 100 francs d'amende.

Vaissier à trois mois de prison, 100 francs d'amende.

Tous solidairement aux amendes et aux dépens, y compris ceux du jugement du 7 avril.

Deux témoins, ayant refusé de prêter serment, ont été condamnés chacun à 100 fr. d'amende.

A propos de Voltaire, l'éditeur Armand Lechevalier trouve le moment propice pour lancer une édition populaire de ses romans. Il débute par *Candide* et *l'Ingénue*.

Chaque livraison, prix 10 centimes, contient deux illustrations par les premiers artistes de Paris.

A Notre-Dame, la foule accourt au spectacle du père Hyacinthe, qui discute tous les dimanches, à 11 heures, un numéro du journal la *Morale indépendante*.

Le théâtre de Belleville a repris le *Courrier de Lyon*, avec Lacressonnière en représentation.

J'ai remarqué, dans le rôle de *Julie Lesurque*, une actrice, jolie au possible, M<sup>lle</sup> Chiquez, dont la vraie place est à la Comédie-Française.

Et l'acteur Delaville (*Courriel*), parfait comme jeu, diction et maintien.

On se demande pourquoi *Maison neuve* de M. Sardou, sifflée tous les soirs, ne quitte pas l'affiche.

Le directeur du Vaudeville doit, par traité, jouer cette pièce au moins cent fois.

En outre, et non compris les 40 % sur la recette, il s'est engagé à payer à M. Sardou 10,000 fr. à la remise du manuscrit, — 10,000 fr. le jour de la première représentation, — 10,000 fr. à la cent unième, — et 20,000 fr. à la cent cinquantième.

On exposera au Champ de Mars les bijoux de la couronne, dans un pavillon au centre du parc réservé. Ce pavillon serait construit sur un plancher mobile, qui lui permettrait de rentrer en terre pendant la nuit.

Et comme pendant, il y aura un deuxième pavillon où seront exposés, avec les mêmes précautions indispensables, les bijoux du duc de Brunswick et ceux de MM<sup>les</sup> Duverger et Cora Pearl.

Ce lieu s'appellera le *pavillon des diamants bien acquis*.

Il y a, en ce moment, une grande agitation au collège Ste-Barbe. Les élèves pourraient bien être licenciés, comme l'année dernière. Beaucoup d'entre eux sont consignés les jours de sortie.

On attribue le mécontentement des élèves au système mis en vigueur par le directeur, le *système jésuitique*.

CASTAUDY

ARTISTES & BOURGEOIS

II.

Et d'abord, on ne se connaît pas assez ou on se connaît mal ; voilà la première raison de cette dualité faite surtout de parti pris et de défiance.

Il est bien entendu, — ceci soit dit une fois pour n'y plus revenir, — que nous nous plaçons au point de vue de la province ; on a sur les artistes, à

Ce culte de l'amour, — religion divine,  
Belle comme le lys ou la blanche aubépine ! —  
Ce précepte du Christ qu'il citait entre tous :  
« Aimez-vous, mes enfants, mes enfants, aimez-vous ! »  
La fleur lègue en tombant sa semence à la terre,  
Ainsi de nous ! — Sois fier de ton sort. — Adieu, frère.

L'Ombre s'éloigna lentement.  
Sous l'empire de cette apparition, Angelo, toujours endormi, prononça des paroles étranges.

Speranza n'avait pas bougé ; elle les entendit.

— La principessa !... elle m'aime !... à Florence !... elle m'attend !... murmura le peintre.

— Qu'entends-je ? s'écria Speranza, cette révélation de son sommeil ! Il en aime une autre ! une princesse !... à Florence, a-t-il dit ?... Oh ! mais je la connaîtrai ! Ainsi donc, plus d'espoir !... pour moi, tout est bien fini !...

La voyageuse... était princesse,  
Elle fit pendre... le bandit !...

Murmura encore Angelo.

— Dieu ! quel rapport ! dit Speranza en se dressant de toute sa taille. N'est-ce que le hasard, ou un présage terrible ?... Sans doute que cette grande dame se fera un jeu de son amour, rira de son désespoir !... Oh ! Je la démasquerai dans son égoïsme, je... Mais, de quel droit pénétrerai-je dans son palais ?... du droit que donne toujours le dévouement d'une sœur ! oh ! par la madone, Angelo ne sera point ta victime, princesse !... Je veillerai, moi ; Speranza !

STANISLAS CHARNAL.

(La suite au prochain numéro.)

Paris, des opinions plus rationnelles, qui s'expliquent par le contact incessant d'hommes qui vivent de leur pensée, sans mettre le feu pour cela à la maison de leur voisin.

Vivre de sa pensée! ah! voilà la chose délicate, et que la province ne peut avaler. Vivre d'une chose immatérielle, impondérable, incessible et insaisissable!

Sybaritisme. Fainéantise. Point de bouches inutiles dans ce siècle de l'utile. Vivre de sa pensée!

Moi qui pioche mes dix heures, d'un dur travail pour lequel peu de réflexion est nécessaire, qui gagne honorablement ma vie sans éprouver un instant la nécessité de ce qui constitue l'existence d'un autre!

Du reste, que sont ces êtres à part dont les mœurs et le langage tranchent si profondément avec mes habitudes? Je ne le comprends pas très-bien, il est évident que quelque chose m'échappe ou me manque; je suis étonné, je ne me l'avoue qu'à moi-même et bien bas; cela touche à mon amour-propre et nuit à l'idée que j'ai de ma valeur personnelle, et que je m'efforce d'en donner aux autres. Il y a dans ce monde-là des idées que je ne puis accepter, elles sont incompatibles avec mes intérêts, en opposition directe avec les allures de ma caste: donc, rejetons et condamnons le tout en principe.

Il est fort regrettable que très-souvent les rapports littéraires, le commerce intellectuel que la province entretient avec Paris, contribuent à accroître sa mauvaise opinion des écrivains en général.

Le bourgeois, trop occupé de considérer la vie au seul point de vue du lucre et du bien-être matériel, s'est fait de l'artiste un idéal détesté de désordre et de profligalité; il le considère dans l'ordre social comme un perpétuel mauvais exemple, comme un être dangereux et subversif, de telle sorte que lorsqu'il le surprend achetant un coffre-fort, il crie comme un homme à qui on arrache ses illusions: il s'est si bien accoutumé à faire rimer dans sa pensée *misère avec trouble, et idéal avec hôpital*. De là à appeler l'artiste voleur ou saltimbanque, il n'y a qu'un pas.

Nous avons dit que Paris entretenait en province ce malheureux esprit. Cela est vrai. Paris a la mauvaise habitude, ou plutôt le préjugé, de considérer la province comme l'exutoire naturel des inepties que produit la capitale. Ces productions y sont sacrifiées sur l'autel d'une juste critique, mais l'exécution se passe en famille, les départements sont considérés comme n'en sachant rien.

Ceci est une erreur ridicule. La province est moins *gobeuse* (pardon du mot) que ne le croit généralement la coterie parisienne, et c'est pure indifférence des choses de l'art, si des protestations ne s'y produisent que rarement contre certains abus.

En province, on sacrifie à un utile convenu l'agréable en général, et la légèreté, la facilité d'esprit en particulier; on n'y tient, je ne dirai pas en horreur, mais en mépris, tous ces riens qui font vivre à Paris une nuée d'écrivains.

Chaque ville a une spécialité commerciale ou industrielle dans laquelle elle se retranche dédaigneuse de ce qui s'en éloigne; les frivolités artistiques ou littéraires, qui ne trouvent jamais le Parisien indifférent, y sont considérées comme en parfait désaccord avec la plate harmonie d'une vie commerçante et bourgeoise.

La province a sur le milieu artistique les idées les plus erronées, grâce à l'ostracisme dont elle en a frappé, tout d'abord, à tort ici, à raison là, les émanations et les révélations.

J'appréhende fort de n'être pas de l'avis de tout le monde; il y a certainement des gens qui penseront, à part eux et ailleurs, que j'ai tout l'air de Don Quichotte armé en guerre, qui, comme on le sait, poussa à une rare perfection l'art d'enfoncer les portes ouvertes.

Je suis fâché d'avoir au fond bien plus raison qu'il ne semble, et, par esprit de contradiction, j'affirmerai que, loin d'avoir été altéré par l'échange intellectuel d'une civilisation active, ces préjugés sont aussi vivaces que jamais dans certaines régions provinciales.

Bref, le bourgeois subit l'artiste, mais il ne l'accepte pas, il vit à côté de lui, mais il se garde de son contact; et l'accord des deux classes s'opère difficilement.

UN PROVINCIAL.

## CHRONIQUE LYONNAISE

Cette fois je vais commencer par Marseille. J'en puis y échapper... Vrai... je suis tout ému! Moi qui ai tant applaudi à l'érection de la statue de Voltaire!

Depuis la souscription organisée par le *Siècle*, comme le besoin d'un miracle se faisait vivement sentir! Et comme il est vite venu! Il a pris le train express.

C'est encore la Vierge sainte et immaculée qui a bien voulu donner à l'ingrate humanité une preuve de sa bonté maternelle.

En 1867 ce n'est pas à deux petits enfants qu'elle a bien voulu se montrer. Elle s'est adressée à une vieille femme; mais elle ne s'est pas contentée du costume de la Salette, d'une robe jaune et bigarrée, elle s'est entourée cette fois d'une auréole lumineuse.

Il est vrai que la vieille femme qui raconte la vision miraculeuse était aveugle, mais l'auréole lumineuse l'a complètement guérie.

Prêtres et dévotes sont dans la jubilation. Quelle chance!

Les bandeaux qui couvraient les yeux malades sont immédiatement devenus des reliques vénérées.

Avis aux amateurs! Mais y aura-t-il de quoi satisfaire à tous les pieux désirs?

Parbleu! quand il n'y en a plus, il y en a encore.

Si Lyon n'a pas eu cette semaine son petit miracle, il est en bonne voie pour cela... Seulement, ce n'est pas la sainte Vierge qui possède en ce moment les faveurs de la dévotion. Elles sont tournées du côté de son chaste époux.

Est-il vrai qu'il s'est organisé, dans l'une des paroisses de la ville et sous les auspices des notabilités cléricales, une congrégation dite de l'*Immaculée Conception de St-Joseph*?

Quelle bonne volonté que j'y mette, la raison, dans cette circonstance, ne peut venir au secours de la foi. Je serais fort charmé d'apprendre la cause de cette absence du péché originel chez l'époux de Marie. Est-ce que quelques liens inconnus rattacherait la *chaste Joseph* à la paternité du divin Jésus?

Il serait avantageux de nous communiquer le règlement de la congrégation. Nous lui promettons une publicité qui ne pourra sans doute que lui attirer de nombreux soutiens.

D'une congrégation naissante à une congrégation ancienne il n'y a qu'une question d'âge.

Connaissez-vous la société des *Jeunes Amis*?

Non, probablement. C'est une association laïque qui existe quelque part sur le quai Saint-Vincent. Elle a été créée pour entretenir parmi la jeunesse les saintes traditions du Moyen-Age, et lui procurer des distractions édifiantes.

Elle est, vous le devinez sans peine, en relations fréquentes avec le monde des sacristies, et c'est là qu'elle puise ses inspirations.

Chaque membre a le devoir de recruter pour la bonne cause, et, pour que le succès soit plus facile, on a recours aux soirées musicales et dramatiques.

Né vous effrayez pas de ce dernier mot; le beau sexe est impitoyablement exclu, et les scènes se passent entre hommes.

Une fois enrôlé sous la bannière, vous avez acquis la protection de toutes les puissances cléricales.

Et tous les amis ou parents des sociétaires qui désirent assister aux soirées peuvent se procurer ce plaisir en versant la modeste somme de deux francs pour le denier de Saint-Pierre.

Il paraît qu'ils ont bien voulu déjà s'occuper du *Réveil*, et lui faire l'honneur de le trouver immoral.

Si nous avions eu envie de changer notre ligne de conduite, nous serions désormais convaincus qu'il ne faut pas nous en écarter.

Autre association d'un autre genre, avec changement de sexe.

Il faut signaler ce club aux méditations des moralistes.

C'est une nouvelle conspiration du sexe faible contre les prérogatives du sexe fort. Il s'agit d'abandonner crinolines exubérantes, robes à traînes et jupons volumineux, pour le costume masculin pur et simple.

On peut déjà voir des membres, échantillons de cette société fantaisiste. Ils ou elles affectionnent surtout les théâtres, où on les rencontre par groupes de *un* au plus. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que cette résolution spatiate, a été adoptée dans un but d'économie, et que l'initiative en est prise par de jeunes personnes libres de tout frein conjugal... et autres.

On prétend que cette innovation a mis en émoi nombre de femmes soupçonneuses, en quête, depuis longtemps, d'un stratagème pour réaliser ce spécieux article du Code Napoléon:

« La femme doit suivre son mari. »

Enfin elle a donc eu lieu cette conférence Rougier depuis si longtemps promise, et les admirateurs de son talent ont pu se délecter à leur aise. Il a parlé, ou plutôt il a lu deux heures durant. Dieu! comme il possédait bien son sujet; aussi, il nous sera bien permis de dire: l'orateur de conférence a été supérieur à l'avocat.

On faisait, il est vrai, remarquer que M. Rougier, depuis trois ou quatre années, consacrait à l'étude des sociétés une bonne partie de son temps. Mais il serait injuste de ne pas reconnaître qu'il l'a bien employé. Tous les détails des lois et décrets sur la matière lui sont familiers. Quant à l'avenir... aux réformes à faire... il nous est interdit de le suivre sur ce terrain, et nous ne pensons pas qu'il doive le regretter. La question sur ce point a été à peine effleurée.

La première représentation de l'*Africaine* reste provisoirement fixée au 18 février. Souhaitons qu'il n'y ait pas de retard, mais ne l'espérons pas trop.

Déjà les premières répétitions générales ont eu lieu. Vous n'attendez pas de moi une appréciation musicale. Ce n'est pas mon rôle, et je n'aime pas à empiéter sur le travail du voisin. Que pourrais-je dire, d'ailleurs! ce que vous avez entendu bien souvent: plus on entend la musique de Meyerbeer, plus on la trouve admirable. Il en est ainsi, et plus encore peut-être, de celle de l'*Africaine*.

Heureux, par conséquent, ceux qui pourront la savourer à petites doses.

L'interprétation promet d'être aussi bonne que possible avec les sujets que nous possédons. Ce qui ne veut pas précisément dire qu'elle sera parfaite. Mme Meillet, qui est spécialement engagée pour jouer l'*Africaine*, n'est pas encore dans nos murs. Mais au moins l'espoir de la réputation soulage et soutient quand on entend M<sup>lle</sup> Spitzer qui remplit le rôle aux répétitions.

Il paraît que le chef d'orchestre et le directeur ne peuvent pas se mettre d'accord. M. Luigini regarde comme indispensable au succès de la représentation l'adjonction de quelques voix jeunes aux chœurs de femmes, assez faiblement composés, il faut bien le reconnaître. Mais M. D'Herblay, qui a l'instinct des économies *intelligentes*, refuse impitoyablement et impose son autorité souveraine.

Quant aux décors et aux costumes, la direction a fait convenablement les choses. Il est vrai que les ballerines se plaignent d'une retenue de 50 fr. qui leur aurait été faite; mais il est probable qu'elles ont tort.

Il est vrai aussi que cette espèce de carcasse qui doit figurer un vaisseau ressemble à tout ce qu'on veut. Mais nous sommes habitués depuis longtemps à mettre de la bonne volonté dans nos illusions théâtrales à Lyon. M. D'Herblay ne voudrait pas nuire à cette facilité d'optique en changeant de système.

L'affiche du Grand-Théâtre pour jeudi annonçait:

*Rigoletto*, avec M. Faivret comme ténor.  
*Bakbak*, ballet.

SPECTACLE DEMANDÉ.

— Par qui?

On nous assure que le *Déserteur* doit être prochainement remonté, et que la première représentation sera donnée au bénéfice de M. Bergeron, cet artiste à la barbe vénérable, qui conduit les figurants poudreux au fond de la scène.

Nous souhaitons bonne chance au bénéficiaire; ses soixante-six ans de service au théâtre et l'amitié qui l'unit au *grand Jérôme Coton* nous en font un devoir.

Faut-il maintenant vous faire part de la lettre que je viens de recevoir?

On me demande pourquoi le Grand-Théâtre se dispense de reprendre les ballets et pantomimes qui eurent tant de succès à l'époque de leur création: la *Lore-Ley*, *Une Fille du Ciel*, les *Néréides*, etc.

On ne peut remarquer que ce sont les œuvres musicales de MM. Jules Ward et Luigini, qu'elles appartiennent à la scène lyonnaise et qu'il est dès lors bien surprenant, incompréhensible, qu'elles ne soient pas honorées d'une reprise.

Le dilettante qui me fait l'honneur de me poser cette question est évidemment un amateur exceptionnel de chorégraphie. — Tous les goûts sont dans la nature.

Malheureusement M. D'Herblay ne partage pas son enthousiasme pour l'art de la danse. Déjà M. Raphaël Félix avait complètement désorganisé le personnel du ballet. Son successeur, qui ne veut pas rester en arrière, a surenchéri. La troupe est aujourd'hui diminuée de plus de moitié et la représentation de ces ouvrages est ainsi devenue impossible.

Donc, patience et résignation, amateur de la danse!

Dimanche dernier a eu lieu le grand concert annuel de la *Fanfare lyonnaise*. — A mon collaborateur et ami M. Debeaucy de vous faire part de ses impressions.

Je raconterai seulement qu'après le concert est venu le banquet traditionnel, et qu'après le banquet la Fanfare a offert à ses membres honoraires et à quelques invités, une soirée musicale intime des plus agréables. MM. Alexandre Luigini, Marthieu, Vicar, Faivret, Béchet, Vacquet, etc., en ont fait les principaux frais.

M. Vacquet s'est fait particulièrement applaudir en exécutant sur la basse les variations brillantes du *Carnaval de Venise*.

M. Marthieu a été admirable. Il est impossible d'entendre rien de plus beau que le *Noël*, d'Adam, chanté par cet artiste.

On nous écrit de Vienne (pas en Autriche) que les premiers numéros du *Réveil* ont produit, dans cette ville, une grande sensation. Et on adresse à ses rédacteurs toutes sortes de félicitations et d'encouragements.

C'est assurément très-flatteur. Mais, notre prose n'a pas, à ce qu'il paraît, l'avantage de produire le même résultat sur tous les libraires de Lyon.

Il est plusieurs de ces messieurs qui ne se gênent pas pour dire que le *Réveil* est mort, et pour offrir à la place un autre journal qu'ils *protègent et dont ils se sentent protégés*.

Nous nous contentons, pour cette fois, de signaler parmi eux, M. Dallery, rue de la Barre. D'ailleurs, nous avons la vanité de croire que les lecteurs forceront la main aux hommes de mauvaise volonté.

M. Léon Zacharie vient de publier, chez Méra, un volume intitulé: *Sensitive et Mathurin*. Nous avons eu l'occasion de lire les ouvrages de M. Zacharie, entre autre, un drame sur Napoléon et avons pu constater combien le champ de l'absurde est peu limité.

Voici un dénombrement qui ne manque pas d'intérêt, une statistique instructive.

L'ordre des Jésuites vient de faire publier *ubi et orbi* qu'il comprenait, à la fin de l'année 1866, 8,167 associés revêtus de la soutane.

La fille aînée de l'église brille à juste titre dans la répartition de cette population entre les diverses provinces.

La France renferme à elle seule 2,422 jésuites. — En 1865 elle n'en possédait que 2,266.

Donc il y a progrès!

Bravo!... le monde marche!!

Mais quand nous fera-t-on connaître le chiffre des affiliés laïques?

On nous assure que l'Impératrice et son fils le prince impérial, doivent venir dans deux ou trois jours visiter le château de Long-Chêne, asile des convalescents placés sous le patronage de Sa Majesté.

Déjà les préparatifs pour la réception officielle ont commencé au château.

Mais on ignore si les illustres visiteurs voudront bien s'abriter à Lyon.

Rien encore n'est venu le révéler au public.

Pour terminer, il faut que je vous cite le mot d'un mari-modèle:

— Votre femme, lui disait-on, est adorable, pleine d'esprit, de douceur et de charme.

— Ah! c'est bien vrai! mais je ne sais que faire pour la rendre heureuse. Aussi je voudrais mourir pour qu'elle pût trouver quelqu'un qui y réussit mieux que moi!

Et les larmes lui tombaient des yeux.

Pauvre homme! C'est navrant! Et Dieu n'exauce pas sa prière! C'est qu'aussi il est fort embarrassé.

La femme, qui est enchantée de son excellent mari, lui prodigue tous ses soins pour le conserver le plus longtemps possible.

Ah! le parfait accord est bien difficile en ménage!

GONZAGUE.

## ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

## LE PROBLÈME DES ORIGINES

(Suite. Voir les numéros des 27 janvier et 3 février.)

Les panthéistes et les naturalistes de toutes les écoles sont plus ou moins de l'avis qu'il faut nier la personnalité divine, c'est l'opinion de la philosophie nouvelle; mais dans les variétés innombrables que l'on rencontre chez ses divers adeptes, il y a plusieurs manières de répondre au problème des origines.

Les uns admettent que le monde est tout à la fois sa cause efficiente et sa cause finale, qu'il n'y a pas de créateur en dehors de lui; que la nature est un ensemble de forces liées entre elles subordonnées les unes aux autres et produisant par leurs combinaisons nécessaires l'universalité des phénomènes et des individus;

Qu'ainsi l'univers se meut et se développe suivant cette loi inexorable, qui est le jeu fatal de ses propres forces;

Que l'ordre qui y règne n'est que le résultat d'une nécessité d'équilibre inhérente aux choses.

C'est le positivisme dont M. Littré porte en ce moment le drapeau, ou encore le naturalisme que défend M. Taine.

D'autres prétendent que Dieu n'est que la substance de l'univers, l'ensemble des choses et des êtres;

Que cette substance est unique et universelle; qu'elle existe et se développe dans l'infini de l'espace et du temps; qu'il n'y a aucune réalité en dehors d'elle, et qu'il n'y a pas à séparer en elle la matière de l'esprit;

Que ce Dieu substance, cet être essentiellement réel, se manifeste par deux séries de phénomènes: ceux que distingue la sensation et ceux que perçoit la conscience;

Que l'intelligence est attachée fatalement à cette substance, et que le monde se meut en suivant la loi de cette fatalité, sans conscience et sans prévision du but qu'il doit atteindre;

Que Dieu est l'absolu, l'infini, l'idéal considéré comme attributs de l'univers.

Cette doctrine et celle du véritable est pur panthéisme.

D'autres, qui se défendent avec énergie d'être panthéistes, disent qu'il faut distinguer entre Dieu et le monde;

Que le monde est l'être universel conçu dans sa réalité, tandis que Dieu est l'être universel conçu dans son idéal. Ce Dieu prend conscience de lui-même dans cette manifestation supérieure de son être qu'on nomme l'humanité.

Il n'est ni le fini, ni l'infini, ni l'individu, ni le tout, ni le parfait, ni l'imparfait; il est idéal, et un idéal qui ne peut être réalisé mais qui aspire à la perfection comme à sa fin suprême sans y atteindre.

Mais il n'y a aucun être, il n'y a aucune cause en dehors de la série des êtres et des causes qui constituent le monde, l'idéal, en un mot: Voilà Dieu. On le conçoit, nécessairement, mais c'est là toute la nécessité de son être et toute sa réalité.

Telle est la doctrine de l'idéalisme dont M. Vacherot est l'apôtre.

Vient, enfin, l'école critique à laquelle appartient M. Renan, qui tout en battant en brèche le spiritualisme, et, à un certain point de vue, le panthéisme, refuse de conclure, de déterminer Dieu, de s'expliquer sur l'origine des choses.

Dieu est! Voilà toute sa formule.

Il est vrai qu'elle ajoute immédiatement que ce Dieu est le type que chacun conçoit à sa manière, du beau, du vrai, du bien; pure abstraction, car il ne peut exister aucun être en dehors de l'ensemble des choses.

Il faut nécessairement prendre parti pour ou contre la personnalité divine.

Mais que peut être mon opinion à moi travailleur d'un jour, dans ce grave conflit.

Il n'est aucun homme de conviction, de progrès et de moralisation populaire qui puisse échapper à la nécessité de cette étude, c'est la première, la plus urgente, celle qui doit donner, avec les jouissances de la vérité, cette conviction profonde qui relève les courages, affermit les cœurs, assure à la volonté une solide indépendance et à tous les actes de la vie l'utilité de la force morale.

Et alors même que cette étude ne devrait faire éclore que le doute sur la conclusion avec ses inquiétudes et ses souffrances, elle procurerait au moins l'avantage de ravir l'âme aux idées superstitieuses de l'enfance, elle l'acquerrait contre les dangers imaginaires du libre examen, contre les faiblesses et la peur.

Et, dès lors elle ne serait pas moins indispensable.

En ce qui me concerne, enfant du catholicisme, j'ai vu mes jeunes années bercées par ses croyances et ses superstitions.

J'ai eu la foi; une foi vive dans ses mystères.

J'ai cru au Dieu en trois personnes distinctes, dont chacune est Dieu, et qui pourtant à elles trois n'en font qu'une, car il n'y a qu'un seul Dieu. J'ai cru à la possibilité de cette division d'un être en trois parties, dont chacune d'elles est autant que le tout.

J'ai cru au Dieu père et au Dieu fils, — au fils qui est aussi vieux que le père, qui est éternel comme lui, comme lui tout-puissant, parfait, infini. J'ai cru à cette troisième personne qui n'est ni le père, ni le fils, mais qui est autant que chacun d'eux et qu'eux deux réunis; bien plus, qui est le même être qu'eux.

Certes, voilà s'il en fut d'étranges contradictions! Et cependant il faut un certain courage pour réagir contre elles, tant sont puissantes et invincibles les impressions religieuses de l'enfance qui enlacent le cœur.

Mais quand la raison est parvenue à briser les liens d'une foi aveugle, à rompre définitivement avec l'explicable et l'incompréhensible, on se sent presque honteux d'avoir été si longtemps dupe de ces chimères, et un irrésistible élan vous pousse loin de tout ce qui se rattache au dogme et à ses puérilités.

Je me suis donc senti instinctivement porté vers l'étude d'une philosophie dégagée de toute théologie; je suivais, d'ailleurs, le courant des idées du jour, et j'ai trouvé dans la philosophie nouvelle ce que je cherchais avant tout: l'absence de mystères et de révélations, une conviction qui s'appuie sur l'expérience et le raisonnement.

Or, quelle est, aux regards de la philosophie nouvelle, la solution de ce problème de l'origine des choses?

Ils ont vieilli sur cette éternelle question tous les grands penseurs de tous âges, tous ces infatigables chercheurs, la gloire de l'humanité: Platon, Descartes, Newton, Spinoza, Leibnitz, Hegel. Et leur insuccès n'a pas découragé l'avenir, tous les siècles ont eu leur pléiade de philosophe, et le XIX<sup>e</sup> siècle ne veut pas rester en arrière.

Mais, se demande M. Laboulaye (*Études morales et politiques*, page 34), la philosophie avance-t-elle au moins dans cette étude? c'est chose commune de le nier. Cependant, si l'on voulait comparer les idées de Platon et les nôtres on verrait que tout n'est pas perdu dans cet essor constant des nobles intelligences qui poursuivent l'éternelle vérité..... La civilisation grandit à mesure que la pensée s'élève vers une idée plus pure de la divinité. Peu à peu, le jour se fait dans l'âme humaine; Dieu, mieux senti, nous paraît tout à la fois plus grand et plus près de nous.

C'est un progrès qui ne s'arrête et qu'au dernier jour de l'humanité. La science de Dieu est aussi inépuisable que la science du monde. (Il ne faut pas perdre de vue que c'est un spiritualiste qui parle).

Il semble même qu'on entrevoit déjà vers quel horizon il faut marcher. Mieux nous étudierons ce qu'il y a d'infini dans notre âme, plus nous nous dégagerons de l'espace et du temps, et mieux nous comprendrons le problème divin. Et comme ce qu'il y a d'infini dans notre âme c'est ce qui fait de nous une personne, c'est-à-dire la pensée, la liberté, la conscience, l'amour, mieux nous nous connaissons nous-mêmes, mieux nous concevons Dieu comme l'être intelligent, libre, juste et bon par excellence. C'est en éclaircissant le miroir de notre âme que nous y trouverons l'image divine toujours plus claire et plus brillante. Dieu, si je puis me servir d'une comparaison, est comme ces corps célestes que nos yeux ne voient pas, et qui, cependant, agissent sur le système du monde; plus la science fait de progrès, et plus elle réduit en des limites précises ces forces invisibles dont personne ne doute aujourd'hui. La philosophie a devant elle un problème de même espèce; elle aussi a pour objet ce que nos sens ne peuvent atteindre, elle aussi peut chaque jour serrer la vérité de plus près en nous faisant mieux sentir Dieu invisible et présent partout.

Ce sont de consolantes espérances que le cœur humain est heureux de saisir.

RODOLPHE D'ISIS.

(La suite au prochain numéro.)



REVUE MUSICALE

Il faut bien, puisque la disette est si grande aux théâtres, vous parler des concerts.

Celui de la *Fanfare lyonnaise*, qui a eu lieu dimanche dernier à l'Alcazar, avait réuni dans le sanctuaire, aujourd'hui fort délabré, de la danse pittoresque, échevelée et débraillée des pierrots une assemblée nombreuse et choisie.

Tout n'est que routine et habitude pour le public comme pour le simple particulier. Il est aujourd'hui de bon ton de se rendre à la matinée de la Fanfare comme il était de tradition, il y a quelques années, d'assister à la soirée de Georges Hainl: au moins pouvons-nous en conclure que la popularité de notre première société musicale est honorablement établie.

Et, de fait, elle le mérite cette popularité, et jamais plus qu'elle, société n'a justifié son titre. Elle est bien réellement lyonnaise. Fondée dans notre ville par des Lyonnais, dirigée et présidée par des artistes ayant depuis longtemps conquis droit de cité parmi nous, la Fanfare a, plus que tout autre, contribué à répandre le goût musical; elle a, réduite au seul appui de M. Émile Guimet, organisé le concours orphéonique de 1864, et fait les honneurs de chez elle aux vaincus de la veille, ses amis du lendemain, donnant ainsi une adhésion efficace à ce projet de Conservatoire dont nous appelons de tous nos vœux la réalisation.

Mais la sympathie que ces précédents nous inspirent ne peut la mettre complètement à l'abri de la critique

Arrivée aujourd'hui à sa dixième année d'existence, elle n'est plus cette société-modèle qui, sous la direction absolue de M. Luigini, emportait d'assaut tous les premiers prix des concours. N'ayant plus comme autrefois à lutter contre les efforts sérieux de concurrents redoutables, ses membres se sont tranquillement endormis sur leurs lauriers, savourant les délices de leur moderne Capoue, c'est-à-dire de la brasserie de Muloise. On eut alors, après des répétitions scabreuses, des exécutions manquées, et les premiers pistons se firent surtout distinguer par leurs trop fréquentes écoles, là où, la veille encore, le talent des solistes n'avait d'égal que la précision de l'ensemble.

Les beaux jours, heureusement, commencent à revenir, et la Fanfare, bientôt, reprendra sa place au premier rang. L'exécution serait irréprochable si les basses savaient éviter absolument d'allonger leurs mesures, si les pistons songeaient à adoucir, autant que possible, les sons cuivrés, parfois trop éclatants, de leurs instruments délictueux. Ces réserves faites, je constate avec plaisir, que la Fanfare est, sans contredit, de beaucoup supérieure à ses rivales de Lyon.

MM<sup>es</sup> Sallard et Spitzer, MM. Faivret, Barrielle et Vanaud, dans la partie vocale; MM. Knugely et Fargues, comme instrumentistes, composaient le programme de ce concert. Généralement connus,

les morceaux interprétés par MM. Barrielle, Faivret, Vanaud et Knugely ont fait plaisir. M. Fargues, un artiste de l'orchestre, jeune, plein d'avenir, a joué sur le hautbois un air varié de sa composition qui fait le plus grand honneur au compositeur comme à l'exécutant; le public l'a chaleureusement applaudi et rappelé.

Mais le plus grand succès a été pour M<sup>me</sup> Sallard qui, dans le duo de *Norma* et dans un noël presque inédit de M. L. Palliard, un de nos compatriotes, a recueilli de véritables ovations. Les quelques critiques de détail que nous avons dû adresser à M<sup>me</sup> Sallard ne nous empêchent pas de lui rendre justice quand elle le mérite, et nous nous plaignons à reconnaître qu'elle a fait, depuis quelques semaines, de notables progrès dans l'art de nuancer avec vérité les passages doux ou tristes de ses rôles. C'est d'une voix émue qu'elle a détaillé l'œuvre de M. Palliard, et celle-ci n'y a rien perdu, bien au contraire. La *Nuit sainte* est une mélodie exquise, quoique simple; je devrais dire parce que simple, et l'accompagnement de piano, imitant le carillon des grands jours, est du plus pittoresque effet. Du reste, l'auteur n'en est pas à son coup d'essai, et j'espère, avec ses amis, qu'il est appelé à remplacer au milieu de nous notre regretté Jules Ward.

Seule, M<sup>lle</sup> Spitzer a eu le talent de laisser le public froid et même légèrement agacé; à peine cette chanteuse, qui excite l'enthousiasme de certains critiques lyonnais, est-elle parvenue à dire convenablement huit mesures dans le duo de *Norma*. Des novellistes en position d'être bien informés m'affirment qu'elle est engagée pour la saison prochaine au théâtre de la Scala; d'autres, non moins bien renseignés, prétendent que M. Ulmann, l'homme aux cantatrices boiteuses, s'est assuré le privilège exclusif de son exploitation. Comme les voyages forment la jeunesse, je souhaite que cette dernière version soit la vraie.

ALFRED DEBEAUCY.

## LES PETITS THÉÂTRES

CERCLE-DES-FAMILLES. — M. Reynier, directeur-prestigiateur-acteur, y exhibe en ce moment une curiosité. Ce phénomène, cette merveille *ce rara avis*, est une jolie petite blondine de huit ans, M<sup>lle</sup> Louise Myr.

Jusqu'à ce jour je n'avais éprouvé que peu de sympathie pour les enfants-prodiges. Mais je le confesse, cette mignonne actrice a su, dimanche dernier, par sa gentillesse, faire évanouir mes injustes préventions.

Cette lilliputienne Déjazet, dans un vaudeville de Scribe, les *Vieux Garçons* et *la Petite Fille*, a joué successivement quatre rôles différents, de la façon la plus heureuse. Ses métamorphoses en écolier tapageur, gourmand et cocodès, ont été des mieux réussies.

Sur l'honneur! mademoiselle, il n'est pas possible de porter culotte, avec plus de cranerie; aussi, permettez que je dépose mon admiration et mes hommages à vos petits pieds. M. Armas, dans le rôle de l'oncle, et M. Miraud, dans celui de Pierrot, ont été convenables, rien de plus.

M. Joannès (le Neveu) était guindé et paraissait embarrassé de sa canne et de son chapeau. Enfin, M<sup>lle</sup> Caroline (la Jardinière), a besoin de se dépouiller de sa timidité, qualité fort appréciable, j'en conviens, chez une jeune fille, mais bagage inutile au théâtre.

En résumé, l'ensemble a été bon, et la pièce chaleureusement applaudie.

VARIÉTÉS. — S'obstine à rester fermé. Les habitants des Brotteaux commencent à la trouver mauvais.

GYMNASÉ. — J'ai été à même de constater dimanche dernier, une notable augmentation dans le chiffre des spectateurs. Serait-elle attribuable à la philippique bien sentie que j'adressais à cette même place, dans le précédent numéro, à Messieurs de la Gujillotièrè?...  
Ma modestie me défend de caresser ce rêve!

Le *Château des sept Tours*, drame militaire, en six actes, a obtenu un grand succès. C'est du chauvinisme le plus outré. Mais MM. les directeurs connaissent leur public, et savent, par expérience, que ces sortes de pièces ont le privilège d'attirer la foule; cependant, l'exécution est loin d'avoir été tout à fait irréprochable: au sixième acte, notamment, il s'est produit un moment d'hésitation regrettable.

M. Lecomte-Regnier a été digne dans le rôle de colonel Rombert, mais j'engagerai cet artiste à modérer ses éclats de voix. M. Laurent (Abdallah) a part quelques faiblesses, a été convenable. M. le héros de la soirée a été, sans contredit, M. Fergier (une ancienne connaissance du Tivoli) qui dans le rôle du sergent Pascal, a été parfait dans tous les rapports. M<sup>me</sup> Lecomte-Regnier (Mélodie) et Debarme (Nérenta), ont fait preuve d'intelligence et d'art scénique.

Allons, messieurs, un peu plus d'étude, un peu moins de cris, et tout ira bien.

THÉÂTRE DE LA CROIX-ROUSSE. — Continuons à faire de grosses recettes. Il est vrai que les spectacles sont plantureux: deux drames en cinq actes, avec prologue et épilogue, ni plus ni moins. Honneur à M. Dolbeau! Aussi qu'arrive-t-il, si d'aventure on fait mine de priver le spectateur de sa pâture habituelle? Il se fâche, il siffle menace de tout casser; ah mais! c'est que MM. de la Croix-Rousse, ne sont pas commodes du tout... Oyez plutôt: Lundi passé, j'assistais à la représentation; deux drames en cinq actes (naturellement) tenaient l'affiche. M<sup>me</sup> Fiot, grand premier rôle, s'étant trouvée indisposée (on le serait à moins); M. Billemez vint en costume de gala, après les trois saluts de rigueur, annoncer au public, que par suite de l'indisposition de cette artiste on ne pourrait jouer *Marie-Jeanne*, le deuxième drame, mais que cette pièce serait remplacée par deux vaudevilles.

Une tempête de sifflets accueillit cet exorde et M. Billemez dut se retirer.

Deux autres tentatives, faites par MM. Francisque et A. Mizon, n'eurent pas un meilleur résultat.

Enfin, au bout d'une grande heure, pendant laquelle, plongé au fond de ma loge, je n'avais pour toute distraction, que d'entendre hurler *Marie-Jeanne*, sur l'air des lampions, M. Pougault apparut

Enfin Matherbe vint.....

et parvint à calmer l'effervescence populaire.

Il était temps, je prenais mon chapeau. Je me hâterai d'ajouter, que c'eût été grand dommage, car les deux vaudevilles ont été joués d'une façon irréprochable. M<sup>me</sup> Bertrand a été au dessus de tout éloge dans *La Pluie* et *le beau Temps* et n'était la déféction de son organe, ce serait une comédienne d'avenir. *Ce scélérat Poiraud* a obtenu un succès de fou rire. MM. Francisque et Nesme sont des comiques de bon aloi qui certes ne seraient point déplacés sur une scène plus importante.

Quant à M<sup>lle</sup> Valentine, je vous ai dit dans ma précédente chronique, ce que j'en pensais: c'est la malice et l'espièglerie incarnées..... sous un joli minois, ce qui ne gâte rien. En somme, tout le vacarme s'est fondu dans un éclat de rire. Ainsi va le monde!...

LÉON SAINT-URBAIN.

P. S. — Je constatais l'autre jour l'indifférence de la grande presse à l'endroit des petits théâtres, mes objurgations auraient-elles décidé ces messieurs à s'occuper un peu de ces pépinières de l'art. Voilà M. Paul Ducisay, rédacteur théâtral du *Courrier de Lyon*, qui annonce les *Blagueurs* de notre collaborateur M. Chauvet.

M. Paul Ducisay dit « que cette nouvelle peut intéresser les amis de la littérature lyonnaise, tant est que cette dernière entre pour quelque chose dans la question ».

Toujours un peu de vinaigre dans le miel.

Cependant M. Paul Ducisay qui est un jeune écrivain pourrait traiter moins cavalièrement la jeune littérature.

Mais.... la cravate blanche!

Mercredi prochain, on donnera au Théâtre de Célestins, pour le bénéfice de M<sup>lle</sup> Meyronnet:

La première représentation de *La Jeunesse de Mirabeau*;

*Les Coiffeurs*, comédie-vaudeville en 3 actes,

Et *La Famille Durand*, vaudeville en 1 acte.

— A quand *Les Brebis Galeuses*?

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont deux exemplaires auront été remis ou envoyés au Gérant.

Le Gérant: REYMOND.

Association typographique lyonnaise à responsabilité limitée. Regard, rue Tupin, 24.